

peuple et culture

numéro spécial été 1993

la lettre de

Université d'été 1993
2 - 5 septembre à Gourdon
"Perspectives internationales,
des réalités interculturelles
aux enjeux géopolitiques"

Université d'été, 1960



EDITORIAL

3

DOSSIER UNIVERSITÉ D'ÉTÉ

4

Edmond-Marc Lipiansky *Approche psycho-sociologique de la
communication interculturelle*

4 - 10

Michel Cahen *Ingérence, nationalismes, ethnicité :
où est la démocratie ?*

11 - 15

Ewald Brass *De la formation aux ignorances attentives
Liste des intervenants*

16 - 24

24

Claude Lasnel *Les échanges méditerranéens :
projet pour une éducation interculturelle*

25 - 31

Des contretemps indépendants de notre volonté nous avaient contraints d'annuler l'Université d'été prévue en 1992 sur la question de l'action internationale et de ses enjeux. Mais, ce n'était qu'un report, et nous sommes heureux de vous donner rendez-vous à Gourdon au centre de Cordeliers (Lot), dès le jeudi 2 septembre après-midi, sur le thème "Perspectives internationales : des réalités interculturelles aux enjeux géopolitiques".

En tant que mouvement d'éducation populaire, nous n'avons pas l'habitude de nous saisir de l'actualité immédiate - ce qui est peut-être un tort, diront certains. Notre intérêt pour l'international ne fait pas exception à cette règle. Reste, malgré tout, que le contretemps qui nous a été imposé est presque une "chance" : il nous donnera la possibilité de nous interroger sur les derniers développements de l'actualité française et internationale autour de thèmes comme ceux de la citoyenneté et de la nationalité, de notions comme celle d'Etat et de démocratie sur lesquels, mouvement de citoyens, nous devons réfléchir, surtout quand ils paraissent, ici et là, menacés.

Nous vous attendons donc nombreux à Gourdon et, pour vous convaincre - s'il le fallait encore - vous trouverez dans ce numéro spécial plusieurs articles écrits par certains intervenants qui seront présents à cette occasion.

**Bulletin d'inscription à l'Université d'été 2 - 3 septembre 1993
à retourner avant le 16 août à :
Peuple et Culture 108 - 110 rue Saint Maur 75011 Paris**

Nom : _____ Prénom : _____
Adresse personnelle : _____ Tél. : _____
Institution : _____
Adresse : _____ Tél. : _____

Je m'inscris à l'Université d'été de Peuple et Culture, en ma qualité de membre (adhérent ou permanent de PEC) ☐ ou autre participant ☐
Je joins un chèque de _____ (libellé à l'ordre de Peuple et Culture), correspondant :
- à une inscription seule ☐ (100 F pour les membres, 250 F pour les autres participants)
- à une inscription avec pension complète ☐ (300 F et 700 F)

Pré-inscription aux ateliers :

Vendredi matin : Mythes et représentations ☐ L'interculturel au quotidien ☐ L'individu et sa rencontre avec l'autre ☐ **Vendredi après-midi** : Coopération décentralisée et démocratie locale ☐ Pour un tourisme culturel ☐ L'interculturel et la formation des coopérants ☐
Samedi matin : Particularismes ou universalisme ☐ Ingérence ou solidarité ☐ Rencontres bi- ou multinationales ☐ **Samedi après-midi** : Les dispositifs et ce qu'ils induisent ☐ Pédagogie, désir personnel et offre institutionnelle ☐ Partenariat ☐

Date et signature : _____

APPROCHE PSYCHO-SOCIOLOGIQUE DE LA COMMUNICATION INTERCULTURELLE

E.-M. Lipiansky,
conférence
plénière,
vendredi 3
septembre,
10 h.

Si l'interculturel suscite aujourd'hui de nombreuses publications, plus rares sont les travaux, du moins en psychologie sociale, qui portent sur la communication interculturelle au sens strict. Encore la plupart sont-ils liés à l'immigration et relèvent-ils davantage d'une approche sociologique ou psychopathologique (avec tout le secteur de l'ethnopsychiatrie).

Quels sont donc les traits spécifiques de la communication interculturelle, c'est-à-dire celle qui s'instaure, en situation de rencontre, entre des personnes appartenant à des cultures différentes ?

La rencontre dans ce cas présente bien sûr les caractéristiques de toute relation inter-personnelle ; mais il s'y ajoute une dimension propre, due à la différence culturelle. Celle-ci a à la fois un versant objectif et un versant

subjectif. Du côté objectif, outre la langue, la différence s'ancre sur l'"habitus" spécifique du locuteur qui résulte d'un processus d'enculturation et de socialisation (modes de vie, système de valeurs, habitudes de sentir, de penser et d'agir, rituels d'interaction caractéristiques de son appartenance culturelle). Tous ces éléments sont constitutifs de son "identité culturelle" (c'est-à-dire de l'ensemble des comportements permettant d'identifier le locuteur comme appartenant à telle ou telle culture) qui, à son tour, s'actualise dans ses modes de communication.

Du côté subjectif, se situent les mécanismes affectifs et cognitifs entraînés par le contact avec une personne perçue comme étrangère. Cette perception, à elle seule, peut provoquer des réactions qui influent sur la relation à autrui.

La disparité des codes culturels

La communication suppose l'existence d'un code commun aux interlocuteurs ; elle implique, bien évidemment, la possibilité de s'exprimer et de comprendre. Mais cette condition ne s'applique pas uniquement à la langue pour laquelle la différence et les difficultés qu'elle entraîne se saisissent immédiatement.

On a tendance à réduire souvent les difficultés entre personnes de nationalités différentes à une question de maîtrise de la langue de l'autre (ou d'une tierce langue de communication comme l'anglais). On pense qu'à partir du moment où l'on pratique couramment cette langue, il n'y a plus de problème. Bien sûr, c'est une condition nécessaire, mais elle n'est pas suffisante. Il faut d'abord souligner que la langue n'est pas un simple outil d'expression ; elle porte avec elle tout un univers de représentations, de modes de pensée, de symboles et de valeurs par lesquels la culture existe comme système de significations partagées. Ces éléments sont toujours difficiles à traduire d'une langue dans une autre. Ajoutons aussi que le langage n'est pas seulement verbal, mais revêt encore une dimension corporelle qui varie selon les cultures. Chacune d'elles a une façon particulière de mettre en jeu,

voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992 voyage en Russie



dans l'interaction sociale, le corps, l'espace et le temps. Ce sont là des facteurs dont E. Hall, notamment, a montré l'importance et qu'il a désignés par la notion de proxémie.

Le code linguistique joue un rôle central, mais en interférence avec d'autres : les codes intonatifs et rythmiques, les codes non verbaux (gestuels, mimiques, posturaux....) ; les codes conversationnels et narratifs (la façon de mener une conversation, d'interagir avec l'interlocuteur, de construire un récit, d'argumenter...). Plus largement, dans chaque culture, les relations inter-personnelles sont organisées par des rituels d'interaction (usages, coutumes, codes de politesse...) qui structurent et facilitent les échanges (cf. Goffman ; Marc et Picard).

Ces rites, qui ne font le plus souvent l'objet que d'une codification implicite et qui sont profondément intériorisés, échappent à l'étranger ; celui-ci apparaîtra alors bizarre, gauche, désinvolte ou franchement impoli. Son comportement sera réinterprété à partir d'un code qu'il ignore et qu'on le soupçonnera de violer intentionnellement (c'est ainsi que l'on entend dire que les étrangers sont, selon les cas, mal élevés et sans gêne, inconvenants ou obséquieux, parfois envahissants, parfois d'une réserve excessive...). Les rites d'interaction semblent de l'extérieur arbitraires et obscurs ; leur logique n'apparaît que lorsqu'on les replace dans le contexte des institutions, des échelles de valeurs, des codes symboliques qui leur donnent sens (ainsi peut-on comprendre que, dans certaines cultures, la politesse veut que l'on demande des nouvelles de la femme d'un ami alors que, dans d'autres, elle exige au contraire qu'on s'en abstienne).

Tous ces codes varient d'une culture à l'autre et posent donc, au même titre que la langue, des problèmes de traduction et d'interprétation. Cependant, ces aspects-là sont moins évidents que la différence proprement linguistique. Ils risquent donc de passer inaperçus et d'être la source de malentendus ou d'incompréhensions d'autant plus complexes que les interlocuteurs n'en ont pas conscience. Sensible à cet aspect, John Gumperz, un des fondateurs de l'"ethnographie de la communication", a été amené à mettre en relief une "compétence de communication". Il analyse, par exemple, les difficultés de communication qui surgissaient dans un restaurant britannique entre les clients et les serveuses indiennes, perçues par ceux-là comme revêches et peu coopératives ; il montre que l'incompréhension venait d'habitudes intonatives différentes : lorsqu'elles posaient une question aux clients, elles utilisaient une intonation descendante (signe de l'interrogation dans leur culture) alors qu'une telle intonation a valeur affirmative et non interrogative en anglais. D'où le malentendu et l'impression des clients qu'elles ne respectaient pas les règles de politesse (en affirmant au lieu de questionner). Quant aux serveuses, elles avaient bien le sentiment d'être mal comprises, mais elles attri-

"Impressions" de stagiaires OFAJ¹

Un an, c'est long.

Un an dans un espace inconnu, dans un pays étranger ; loin des sécurités personnelles habituelles, sauté dans l'eau froide, entouré d'une langue étrangère et d'une culture à découvrir...

Un an pour développer ainsi sa personnalité, pour sortir des rêves et des fausses images, pour s'intégrer dans un milieu complètement différent du milieu habituel, pour s'éloigner de sa propre culture en s'approchant d'une autre, pour s'adapter à un autre fonctionnement de vie avec ses propres mécanismes...

Un an (...) pour apprendre, chercher, essayer, troubler et être troublé, rêver de l'imaginaire et tomber sur ses pieds, dans la réalité, ayant voulu changer le monde et étant changé à la fin.

Un an, c'est court.

Dirk Gerlach.

Si je pensais avant cette année que les différences entre les deux pays étaient insignifiantes, j'ai dû me rendre compte qu'elles étaient peu visibles mais bien vivantes. Elles vont de la façon de manger et de travailler, à la compréhension de certains termes, de la conscience de soi aux perspectives, elles vont loin.

Steffi Tarade.

buient le problème à une attitude de discrimination raciale de la part des clients britanniques. Une fois que les serveuses ont pris conscience du problème d'intonation, la relation a complètement changé.

Les codes conversationnels diffèrent aussi selon les cultures : les Français ont plutôt l'habitude, par exemple, lorsqu'ils traitent une affaire, de commencer l'échange par quelques propos banaux ou amicaux. Cette habitude irrite les Américains qui ont le réflexe inverse : d'abord parler "des affaires" pour ensuite discuter aimablement. De même selon les civilisations : en Asie, on tolère très bien des temps de silence dans une discussion (signe, par exemple, de réflexion), alors que, chez nous, le silence est source de malaise et que les interlocuteurs tentent de l'éviter.

Mais certaines différences sont plus subtiles : l'observation de groupes de discussion entre Allemands et Français tend à montrer que les premiers sont plus centrés sur le contenu de l'échange alors que les seconds sont attentifs aussi à la dimension relationnelle ; aussi trouvent-ils que les Allemands sont un peu "rugueux" et trop directs dans leur manière de discuter ; cependant, ceux-ci pensent que les Français sont séducteurs et manipulateurs. On voit à travers ces exemples que la différence de code est généralement méconnue et qu'elle est réinterprétée, à travers un regard ethnocentrique (c'est-à-dire imprégné des normes, des valeurs et des habitudes de la culture d'appartenance), comme une

1 - "Impressions" de jeunes allemands et français ayant bénéficié, dans le cadre de l'OFAJ, de la possibilité de faire un stage d'un an dans une structure associative de l'autre pays. Peuple et Culture a ainsi accueilli en 1992 cinq Allemands et a permis à deux Français et à une Catalane d'être accueillis en Allemagne.

➤➤

➤ forme d'inadaptation, de bizarrerie, d'inconvenance (comme le relevait déjà Montaigne : "chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage"). Ce qui entraîne souvent un jugement négatif sur le comportement de l'étranger, jugement qui renforce les stéréotypes et les préjugés.

Mais cette attitude ne découle pas seulement d'une méconnaissance relative de la diversité des codes culturels ; elle provient aussi des mécanismes socio-cognitifs provoqués par le contact avec l'altérité.

Les mécanismes socio-cognitifs face à l'altérité

En effet, de nombreuses recherches en psychologie sociale ont montré que ce contact entraînait certaines réactions spécifiques assez constantes (cf. Doise).

L'une des principales est le mécanisme bien connu de catégorisation. Il désigne le fait que nous avons tendance à percevoir les autres à travers leur catégorie d'appartenance et à leur attribuer des caractéristiques associées à cette catégorie. Ainsi, lorsqu'un Français rencontre un Allemand qu'il ne connaît pas, ses premières impressions amplifient généralement les différences référées à sa nationalité : il percevra, par exemple, l'Allemand comme porteur de traits stéréotypés associés à cette nationalité (comme le sérieux, le sens de la discipline, la lourdeur...) et accentuera les traits qui le différencient du Français (l'esprit grégaire, par exemple, opposé à l'individualisme) ; l'Allemand appa-

ra donc à ses yeux "plus typiquement allemand" qu'il ne l'est réellement. De même, il aura tendance à juger deux Allemands comme plus semblables qu'ils ne le sont.

Ce processus de catégorisation retentit sur la communication interculturelle. Il implique plusieurs mécanismes solidement établis et que je ne ferai que rappeler : un effet de contraste qui tend à accentuer les différences entre les nationalités ; un effet de stéréotypie qui conduit à percevoir un étranger à travers des représentations sociales toutes faites portées par la culture d'appartenance et à penser que tous les ressortissants d'une même nationalité correspondent à ces représentations ; un effet d'assimilation qui amène à accentuer les ressemblances entre les individus de même nationalité. Ces mécanismes ne sont pas seulement des mécanismes perceptifs ; plus fondamentalement, ils président à la construction de l'univers social. Comme le souligne Willem Doise, "le processus de catégorisation ne permet pas seulement à l'individu d'organiser son expérience subjective de l'environnement social, il est également et peut-être d'abord, un processus par lequel l'interaction sociale se structure, différencie et façonne les individus".

Tous ces aspects apparaissent, par exemple, de façon frappante dans une étude de C. Paulis sur l'adoption multiraciale (1989) ; elle tend à montrer que des parents belges ayant adopté en bas âge des enfants noirs d'origine africaine ont tendance à leur attribuer une identité africaine mythique et à la "percevoir" dans le comportement de l'enfant (la gaieté, l'insouciance, le sens du rythme, l'immaturité - ils restent de "grands enfants" - etc.) : "Les parents croient fermement retrouver et recréer la culture initiale de leur enfant qui répond au message parental par des conduites inspirées directement des stéréotypes parentaux. En réalité, ces parents construisent une nouvelle culture de toutes pièces, en pêchant des éléments du puzzle là où ils pensent devoir les trouver ou les avoir trouvés". Cette étude exemplaire montre que non seulement les représentations sociales de l'autre tendent à guider la perception et font que l'on "voit" l'autre comme conforme à ces représentations, mais qu'elles conduisent aussi à attribuer à l'autre une "identité" à laquelle, dans certaines relations de domination, cet autre va plus ou moins se conformer.

L'ethnocentrisme

Tous les mécanismes socio-cognitifs s'incrustent dans un phénomène plus large que l'on peut désigner du terme d'ethnocentrisme. Il s'agit de la propension qu'a chaque culture à saisir les autres et à les juger à travers ses propres modèles de référence, ce qui entraîne souvent une justification de ces modèles et un rejet de la différence. Car l'ethnocentrisme, plutôt qu'une saisie déformée de la réalité, se révèle bien comme le mouvement naturel

références bibliographiques

- Willem Doise, *L'articulation psychosociologique et les relations entre groupes*, éd. A. de Boeck, 1976.
 Willem Doise, *Expériences entre groupes*, Nouv. éd. Ecole des hautes études en sciences sociales, 1980.
 Erik Erikson, *Adolescence et crise : la quête de l'identité*, Paris, Flammarion, 1972.
 John Gumperz, *Sociolinguistique interactionnelle : une approche interprétative*, Paris, l'Harmattan, 1989.
 Edward Twitchell Hall, *La dimension cachée*, Paris, Seuil, 1978.
 Jean-René Ladmiral, Edmond-Marc Lipiansky, *La communication interculturelle*, Paris, A. Colin, 1991.
 Claude Lévi-Strauss, *Race et Histoire*, Paris, Denoël, 1967.
 Edmond-Marc Lipiansky, *Identité et communication*, P.U.F., 1992.
 Tzvetan Todorov, *Nous et les autres : la réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil, 1989.

et premier face à l'altérité. Les valeurs, les façons de penser et de vivre qui sont les nôtres ne peuvent nous apparaître que naturelles et comme le fondement obligé de l'humain. Que d'autres puissent ne pas les partager est évidemment le signe d'une aberration ou d'une perversion.

La diversité des cultures et des identités apparaît donc rarement comme un phénomène allant de soi. Elle est vécue plutôt comme une sorte de scandale : "Comment peut-on être Persan ?". L'"étonnement" de Montesquieu traduit bien les sentiments d'incrédulité, d'incompréhension et de rejet qui président souvent aux contacts entre identités. Partout, à toutes les époques, chaque culture a prétendu incarner l'essence même de l'humanité, rejetant les autres peuples dans la "barbarie" ou la "sauvagerie", termes qui évoquent un genre de vie animal. Comme l'a noté Claude Lévi-Strauss, certaines tribus primitives se désignent d'un nom qui signifie "les hommes". Pour elles, "l'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village".

Mais cette attitude n'est pas propre aux primitifs : on peut supposer qu'elle repose sur des mécanismes psychologiques profonds puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes confrontés à l'altérité, surtout si cette confrontation a lieu dans un climat d'insécurité.

stagiaires OFAJ

Il a été dur pour moi de voir quelles images les gens ont (toujours et de nouveau) de l'Allemagne et des Allemands. Les clichés de la choucroute, du travail, de la discipline et de la tendance à vouloir reconquérir le monde sont tenaces. Souvent, ce genre de remarques venait d'amis ou de collègues qui n'y mettaient aucune méchanceté. Pourtant, quelque part, elles font mal. Peut-être est-ce aussi une caractéristique allemande de manquer d'humour sur certains sujets. C'est en tout cas la mienne !

Steffi Tarade.

L'ethnocentrisme est inhérent à toute affiliation à un groupe socio-culturel, ethnique ou national. Il est corrélatif des mécanismes de distinction qui séparent le familier de l'inconnu, les proches et les étrangers, "nous" et les "autres". Erik Erikson parle du besoin de distanciation défini comme une propension à isoler, à rejeter ou même à détruire ceux dont l'essence paraît menaçante pour soi-même : « La durable conséquence du besoin de distan-

voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992 voyage en Russie



ciation est l'empressement à fortifier son territoire d'intimité et de solidarité et à envisager tous les profanes avec une fanatique "surestimation des petites différences" entre familiers et étrangers ».

Ainsi, l'ethnocentrisme est à la fois un trait culturel universel et un processus psychologique de nature projective et discriminatoire qui fait que la perception de l'étran-



Le Berlin que je "connaissais" était une série d'images plus ou moins justes, plus ou moins idéalisées. Le "mur", une image d'enfermement, de gris, de béton qui, du mur, se reflétait pour moi sur toute une ville. Pouvais-je imaginer des espaces verts ? "Le pont-où-l'on-échangeait-les-espions", du diable si je savais son nom, toujours aperçu ou deviné dans la brume des petits matins cinématographiques. "Le mouvement alternatif", une idée qui ne peut que plaire lorsque l'on se sent déjà un peu en révolte. Même si l'on n'a qu'une vague idée de la réalité, on est porté à sympathiser avec ce qui se veut AUTRE.

Ariel Geoffriau.

➤➤ ger se fait à travers une sorte de prisme. Ce prisme résulte d'une "grille d'interprétation" élaborée inconsciemment à partir de notre propre cadre de référence (de ses codes, de ses valeurs, de ses rituels...). Il entraîne une sorte de réfraction et retraduit la différence dans le registre du même, ou alors opère une sélection et rejette ce qu'il ne reconnaît pas comme sien. L'ethnocentrisme n'est pas cependant "un biais" perceptif, une saisie déformée de l'altérité, sorte de pathologie cognitive de la relation, mais résulte d'une attitude spontanée et que l'on peut dire "normale" dans le sens où elle constitue la norme.

C'est au contraire le dépassement de l'ethnocentrisme qui peut apparaître comme une conquête difficile et tou-

jours fragile, exigeant une prise de conscience et un décentrement de notre mode de fonctionnement habituel.

Cependant, l'altérité n'est pas seulement, dans la relation, source de difficultés et n'entraîne pas nécessairement la peur et le rejet. Elle peut être aussi bien (et souvent en même temps) objet de curiosité, de fascination et d'attrance.

L'exotisme, envers de l'ethnocentrisme

L'exotisme est un peu le pendant de l'ethnocentrisme, il en constitue une sorte de "formation réactionnelle" fondée sur l'idéalisation : là où l'ethnocentrisme privilégie les valeurs de la culture propre, l'exotisme valorise l'autre et l'ailleurs. Mais cet autre est le plus souvent un autre mythique, idéalisé, construit par le désir et le rêve de dépaysement. Il figure une sorte de paradis perdu, projeté dans une altérité radicale qui apparaît comme l'inversion des insatisfactions et des frustrations attachées à la culture d'appartenance. Mais ce mythe ne peut se construire généralement que dans une méconnaissance de la réalité, forcément plus prosaïque que le rêve. C'est pourquoi T. Todorov définit l'exotisme comme "un éloge dans la méconnaissance". Cet éloge revêt de nombreuses formes : c'est souvent la nostalgie de l'originaire, d'une nature non pervertie ou dégradée par la culture technique, d'une humanité simple et authentique ignorant les interdits et les tabous (dans la lignée du mythe du "bon sauvage").

Se ressaisir soi dans son regard sur l'autre

Il ne faudrait pas déduire de ces considérations que la communication interculturelle est prisonnière de cette alternative et vouée au malentendu. Même si celui-ci est fréquent, si l'incompréhension a souvent présidé aux rencontres entre cultures, la communication mérite vraiment son nom lorsqu'elle échappe à ces impasses. C'est justement la proximité et l'échange qui peuvent atténuer les mécanismes projectifs et discriminatoires et ramener la relation-aux heurs et malheurs de toute communication inter-personnelle.

Toute tentative véritable de communication interculturelle peut apparaître comme une démarche paradoxale. Elle suppose que celui qui s'y engage reconnaisse l'étranger à la fois comme semblable et comme différent.

Reconnaître l'autre comme différent, c'est accepter de relativiser son propre système de valeurs ; c'est admettre qu'il puisse y avoir d'autres motivations, d'autres références, d'autres habitudes que les siennes ; c'est éviter d'interpréter les comportements de l'étranger dans son propre langage pour tenter de comprendre la signification qu'ils revêtent pour lui-même. Il s'agit d'un mouvement de

voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992 voyage en Russie



stagiaires OFAJ

Le stage m'a donné une certaine assurance : j'ai réussi à m'intégrer dans une société et un pays étranger. Le fait de devoir m'adapter dans une situation, me troublait et me déstabilisait mais, en même temps, m'enrichissait.

Dirk Gerlach.

décentration par rapport à la position "égocentrique" qui nous est naturelle.

Mais une telle décentration suppose la prise de conscience de sa propre identité culturelle. Dans les perceptions, les représentations, les appréciations que j'ai de l'autre, il s'agit d'abord de ressaisir mon propre regard ; le discours que je tiens sur lui reflète d'abord ma propre identité : "Les jugements que portent les nations les unes sur les autres nous informent sur ceux qui parlent, non sur ceux dont on parle" (cf. T. Todorov).

On retrouve là un processus que la psychologie nous a rendu familier : c'est en prenant conscience de sa propre subjectivité qu'on peut comprendre celle d'autrui. La rencontre interculturelle nous ramène, comme le souligne Todorov, à "cette banale vérité qu'à s'ignorer soi-même on ne parvient jamais à connaître les autres ; que connaître l'autre et soi est une seule et même chose" (ibid).

Accepter l'autre comme semblable, c'est admettre que la différence n'exclut pas la similitude ; c'est le considérer comme appartenant fondamentalement à la même humanité que soi, c'est lui enlever son statut d'objet pour le considérer comme sujet.

La prise en compte du contexte

L'étude de la communication interculturelle, dont je viens d'évoquer quelques dimensions essentielles, ne s'épuise pas pourtant dans les caractéristiques immédiates de "l'ici et maintenant" de l'interaction sociale. Elle

voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992



doit aussi prendre en compte le contexte dans lequel s'inscrit la rencontre.

En effet, chaque interaction est toujours surdéterminée par le contexte dans lequel elle s'inscrit. Ce contexte est porteur de normes, de valeurs, de rituels et tend à préstructurer le rapport de place dans lequel les protagonistes de la rencontre se situent. On peut facilement concevoir que la communication sera de nature fort différente selon que la rencontre se situe dans le cadre d'un voyage touristique, d'un contact professionnel, d'un congrès scientifique, d'une mission diplomatique ou dans une situation d'immigration (ainsi, un Français n'aura pas la même relation avec un Algérien si celui-ci est travailleur émigré ou si la rencontre a lieu lors d'une visite en Algérie).

La communication sera différente aussi lorsque le rapport est symétrique (c'est-à-dire concerne des personnes qui peuvent se considérer comme des pairs) ou asymétrique, lorsqu'entre les protagonistes se noue, soit une relation complémentaire (comme celle de vendeur à client ou d'hôte à invité), soit une relation hiérarchique (par exemple, de patron à employé).

Cependant, le contexte n'est pas déterminé seulement par la situation de la rencontre. Il est constitué aussi, pour une très large part, par les rapports socio-historiques qui existent entre les nations auxquelles appartiennent les





interactants. Ce rapport a une dimension culturelle importante, mais aussi des dimensions économiques, politiques, sociales ; il est infiltré souvent par des relations de pouvoir, de domination ou d'impérialisme qui retentissent plus ou moins sur le vécu subjectif de la rencontre. J'évoquais plus haut la communication entre Français et Algériens : on ne peut ignorer qu'elle s'inscrit dans tout un contexte où interviennent des facteurs affectifs ambivalents et parfois passionnels, sous-tendus par la proximité, mais aussi nourris par un contentieux historique mal résorbé (la colonisation passée, la guerre d'indépendance, l'émigration, les rapports entre l'Islam et la culture occidentale, etc.).

Mais n'en est-il pas de même (bien qu'avec des caractéristiques très différentes) des relations entre Français et Allemands ? Il est frappant de constater que près de cinquante ans après la seconde guerre mondiale, les traces d'une rivalité ancienne sont loin d'être effacées. Un sondage récent montre qu'une proportion importante de Français déclarent avoir peur de l'Allemagne et que les personnalités qui caractérisent le mieux, à leurs yeux, ce pays, sont Beethoven et Hitler.

Plus profondément, peut-être, les perceptions mutuelles continuent à être influencées par des représentations collectives qui s'enracinent dans l'histoire des relations entre les deux pays. Car, pendant la première

moitié du XX^e siècle, la représentation de l'identité française s'est construite en grande partie dans une relation d'antagonisme avec celle de sa voisine d'outre-Rhin. L'autre n'est que l'image inversée d'elle-même, le négatif de ce qu'elle affirme, la projection de ce qu'elle refuse. Ainsi l'individualisme revendiqué par les Français prend son sens d'être l'antithèse du grégarisme discipliné attribué aux Allemands ; de même, la "clarté" française, qui s'inscrit dans le courant du cartésianisme et de la philosophie des Lumières, suppose le refoulement de l'irrationnel, des forces troubles de la nature et de l'instinct projetées sur les "ténèbres" de l'âme germanique. Bien sûr, ces images ne sont plus nécessairement d'actualité et peuvent avoir perdu une part de leur crédit. Mais elles peuvent aussi continuer à peser, souvent à notre insu, sur l'image que l'on se fait de l'autre.

C'est en ce sens que la communication interculturelle mêle intimement le passé et le présent, le réel et l'imaginaire, l'objectivité des codes et la subjectivité des regards.

1 - Edmond-Marc Lipiansky est maître de conférences à l'Université de Paris X.

Edmond-Marc Lipiansky¹

voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992



Ingérence, nationalismes, ethnicité : où est la démocratie ?

Au moment où j'écris ces lignes, les forces de l'ONUSOM 2 tentent à Mogadiscio de désarmer celle des coalitions des clans qui est tenue pour responsable de la mort de vingt-deux casques bleus pakistanais. Ceux-ci se sont vengés en tirant sur une foule de civils.

Les esprits chagrins qui avaient cru devoir critiquer l'opération Restore Hope alors submergée d'enthousiasme médiatique auraient-ils eu raison ? Non, répondent Kouchner et d'autres, car l'objectif principal de vaincre la famine est largement atteint. Les spécialistes réunis dans le dernier numéro de la revue *Politique Africaine*¹ fournissent des éléments lourds qui imposent d'en douter.

Une Somalie peut en cacher une autre

L'intervention est partie de l'idée qu'il y avait une famine sur laquelle se greffait des "luttres de clans". Or cela ne correspond pas à la réalité du pays.

La compréhension aurait dû être inverse : il y avait une guerre civile en Somalie - largement due à la pourriture de la sanglante dictature de Syad Barré soutenue, à bout de bras depuis 1975 par les pays occidentaux - dont la conséquence à coup sûr la plus spectaculaire était la famine.

Quand on dit "spectaculaire", ce n'est nullement par mépris des morts. C'est parce que l'intervention militaire a médiatisé la famine somalienne au moment où, en pratique, elle était en cours d'être dramatiquement résolue : elle avait commencé en phase aiguë neuf mois auparavant, sans que personne n'en parle, et les gens qui devaient mourir étaient déjà très largement morts.

On a fait comme si la guerre civile était le facteur secondaire et non la cause. De ce fait, aucune des mesures prises ne permettait de la résoudre. Par ailleurs, la lourdeur bureaucratique de la machine ONU, ses rivalités internes, lui ont fait faire des opérations sans logique. Elle avait besoin de résultats spectaculaires pour pouvoir se retourner vers les bailleurs de fonds. On a montré à la télévision

des bombardements de nuit à Mogadiscio (c'est plus beau la nuit que le jour), mais cela ne change rien. Les Kalachnikovs ne sont pas seulement dans la capitale, et les armes lourdes sont surtout en brousse. Bon courage aux casques bleus pour essayer d'aller les y chercher.

Il y a par ailleurs une vision fortement européocentrique de cette "lutte des clans", pour tout dire, de ces Noirs-qui-se-battent-entre-eux. Car les structures d'encadrement de la population, improprement qualifiées de "féodales", sont durables et résistantes aux interventions étrangères. Il s'agit de la formation sociale elle-même ! Un "clan", ce n'est pas seulement un lieu de rapports hiérarchiques entre des soldats et un chef, mais une fraction de la société. Un chef de clan, ce n'est pas seulement un chef de guerre, mais un dirigeant capable de mobiliser la population et de négocier avec les innombrables chefs de sous-clans pour obtenir quarante hommes pour tel lieu, du fuel pour tel autre, etc. "Si vous avez aimé Beyrouth, vous adorerez Mogadiscio", a pu dire un ambassadeur américain. La comparaison a ses limites, dans la mesure où les clans somaliens ne sont pas comparables aux corps sociaux guerriers (vivant uniquement par et pour la guerre) que sont les milices du Liban. L'intervention étrangère ne change pas un iota à cette structuration sociale. L'ONU a décidé que tel clan était bon et l'autre mauvais ; dans deux mois, ce pourra être l'inverse.

Le débat sur le droit d'ingérence humanitaire, concept juridique en principe prometteur, est ainsi largement faussé par son abstraction : aucune analyse de la société - et non théâtre d'opérations - sur laquelle l'étranger intervient ; et énorme bonne conscience de ceux qui décident d'en user sur la noblesse de leur motivation. Pourtant aurait-on envoyé trente mille hommes si la Somalie n'était pas située à l'entrée de la Mer rouge et non loin du détroit d'Ormuz (Golfe Persique) ? Malheureusement, il n'y a pas de pétrole en Bosnie ou à Timor oriental.

M. Cahen,
table ronde,
samedi 4
septembre,
9 h 30, et
atelier.

¹ - *Politique Africaine*, "La Corne de l'Afrique", Paris, Editions Karthala, juin 1993, n° 50.





La Bosnie ou la nature du désordre

Par l'imposition d'un embargo qui frappe principalement les Bosniaques, les pays occidentaux soutiennent la Serbie dans sa tentative de créer une Yougoslavie ethniquement plus homogène. Il y a continuité : ils ont tout fait pour sauver l'URSS. Même dans les cercles de gauche les plus anti-staliniens, on n'a pas compris que la destruction du stalinisme imposait l'éclatement de la prison des peuples car l'une de ses manifestations principales était l'oppression culturelle et économique grand-russe. Exactement de la même manière, l'Occident craint par dessus tout l'éclatement de la Russie, c'est-à-dire est hostile à la constitution en Etats de nations pourtant déjà existantes. Bien sûr, je connais l'objection : voyez le désordre dans le Caucase et dans les Balkans ! *Mais quel est le désordre et quel est le véritable ennemi de la démocratie ?* Quels sont les processus sociaux qui fondent cette bouffée irrationnelle (mais explicable) des haines nationalistes ?

Prenons le cas roumain : le sentiment national roumain a toujours été très vif. Mais ce qui a posé problème a-t-il été ce sentiment national ou la nature sociale et politique du régime Ceausescu qui l'a exploité ? Quelle est la cause de l'actuel chauvinisme roumain anti-hongrois ? Le sentiment national ou le fait que la caste stalinienne reste, socialement, très largement au pouvoir à Bucarest sous la houlette d'Iliescu ?

Faut-il condamner le sentiment national serbe, ou le maintien au pouvoir à Belgrade de ces mêmes staliniens qui, il y a moins de dix ans, jetaient en prison quiconque parlait d'émancipation nationale ? Or l'Occident n'a pratiquement pas soutenu l'opposition démocratique serbe, certes nationaliste mais nullement belliciste.

On voit aujourd'hui en France de nombreuses personnes qui, il n'y a pas si longtemps, soutenaient les luttes nationalistes corse, bretonne, occitane et basque, dénoncer désormais "tous les nationalismes". Elles sont prises d'angoisse face à ce qui leur paraît être une fatalité

ethnique, un cancer tribal, et pour régler le problème lancent des appels désespérés pour que cesse simultanément l'expression de "tous les nationalismes". Comme si le "nationalisme", expression politique du sentiment national, n'était pas, quelle qu'en soit la manipulation par des groupes sociaux de pouvoir, le produit de la formation sociale elle-même !

En Europe comme en Afrique

En Europe comme en Afrique l'ethnicité n'est, en soi, ni progressive ni réactionnaire. Elle est - elle est, en tant qu'*idée socialement organisée* -, et c'est tout. Il est tout à fait évident qu'elle a souvent été manipulée par d'authentiques tribalistes, colonialistes et autres impérialistes, mais cela n'explique rien. On ne peut manipuler ce qui n'existe pas : pourquoi la mayonnaise prend-elle ?

Or les mouvements progressistes feraient bien de se retourner sur un siècle de leur comportement à l'égard des mouvements identitaires : les faits identitaires ont toujours été vus comme diviseurs de la Nation (jacobine, par exemple) ou destructeurs de la conscience de classe. Historiquement, cela s'explique puisque, lors de son essor au XIXème, le mouvement ouvrier trouve en face de lui des mouvements nationaux déjà solidement dirigés par la bourgeoisie. L'erreur vient de ce qu'au lieu de disputer à cette classe peu sympathique la direction du mouvement national, le mouvement ouvrier l'a, sauf importantes exceptions, dénoncé en tant que tel. Rosa Luxemburg était par exemple contre l'indépendance de la Pologne ; moins outranciers, Lénine et Trotsky prônaient le droit à l'autodétermination des peuples de l'empire tsariste, mais on ne les vit jamais demander aux bolcheviks locaux de prendre la tête du mouvement pour l'indépendance, rejetant ainsi dramatiquement hors du mouvement ouvrier la revendication identitaire. Quand, en Irlande ou en Pologne, d'importants mouvements socialistes développèrent la lutte nationale, ils furent repoussés par la gauche radicale et de ce fait glissèrent vers des positions de plus en plus simplement nationalistes. Mais cette difficulté à synthétiser lutte nationale (particulariste) et lutte de classes (universaliste) a touché également la social-démocratie sous la forme différente de la rivalité de toujours entre les jacobins et les fédéralistes.

L'Afrique du Sud est un véritable laboratoire de ce point de vue. Même si l'ANC a un peu évolué, elle reste extrêmement "jacobine" ; la construction de la Nation est posée comme un objectif en soi sans qu'on entrevoie la possibilité de construire un *Etat démocratique sans nation*. L'idée reste celle du "For the Nation to live, the Tribe must die". De ce fait, tous les groupes minoritaires (y compris les diverses ethnies blanches) se sentent menacés : la lutte

Le mur est encore très présent dans les esprits des Allemands. C'est, un an après, encore pire parce que la situation s'est compliquée et les difficultés augmentent. La réunification s'avère coûter beaucoup plus cher que prévu, l'Allemagne traverse une crise à laquelle se rajoutent (effet et/ou cause de cette crise) des phénomènes nationalistes et extrémistes très prononcés. Que ce soit au niveau des personnes ou à celui des gouvernements, chacun semble vouloir se refermer, se retrouver entre soi et, pour certains, si possible en écrasant les autres.

Ariel Geoffriau.

anti-tribaliste est directement créatrice de réactions tribales. Le cas zoulou est actuellement le plus dramatique du fait de l'existence d'un quasi-parti unique, l'*Inkatha Freedom Party* dirigé par le chef Buthelezi (lié à la famille royale zouloue), qui fait régner une grande violence au Kwazoulou (Natal). Mais pour concurrencer le pouvoir de ce parti parmi les Zoulous, ce n'est pas la dénonciation du "tribalisme" qui sera efficace. Le slogan "Vivent les Zoulous !" est plus dangereux pour Buthelezi que celui de "A bas le tribalisme !" qui lui permet de montrer que lui seul défend la nation zouloue... Comme par hasard, la carte des futures régions d'Afrique du Sud publiée par l'ANC ne tient pas compte des identités ethniques, et divise même délibérément en deux le grand groupe tswana.

Politique et ethnicité

Le problème pour qui prend la démocratie au sérieux n'est donc pas tant l'ethnicité en soi que le passage *au politique* du fait identitaire.

Même ainsi, sur le plan juridique, le débat reste ouvert. Si l'on reconnaît l'ethnicité comme une valeur politique positive, comment l'institutionnaliser ? Doit-on aller vers une espèce de droit des groupes à l'anglo-saxonne, c'est-à-dire une espèce de fédéralisme juridique (un droit privé par communauté) ? J'y suis personnellement tout à fait opposé. D'abord, cela ne marche pas bien et les heurts sont incessants avec le droit général². Ensuite, cela crée des ghettos juridiques dangereux. *Du point de vue des droits démocratiques, la notion de minorité nationale est une absurdité* : que les Serbes ou les Bosniaques soient 90 % ou 10 % de la population d'une zone ne doit modifier en rien l'étendue de leurs droits. C'est la loi générale qui doit promouvoir les droits démocratiques de toutes les composantes de la population. Et elle peut aller très loin dans la reconnaissance de leur identité (langues d'alphabétisation, système électoral, etc.).

Reste le problème du territoire. Si l'antisémitisme est anciennement ancré dans la conscience collective européenne, c'est en grande partie parce que cette confession/communauté/nation (selon les contextes) n'a jamais eu de territoire propre (ce qui ne justifiait en rien qu'on vole le leur aux Palestiniens). Le racisme anti-tzigane relève, en Europe occidentale, d'une situation proche, compliquée de la suspicion de toujours entre le nomade et le sédentaire.

Mais comment représenter politiquement l'ethnicité dans un contexte démocratique ? Les principes généraux amèneront à des applications diversifiées. Forme de désir de prise en charge collective de son destin par une communauté subjective, l'ethnicité peut être une valeur politique positive et il me semble que ses principes généraux doivent être de deux ordres seulement.

D'abord, il importe de ne pas tout confondre : communauté n'est pas nécessairement ethnicité, le ➤➤

voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992



2 - Cela entraîne inmanquablement un système de quotas (tant de Chinois, de Noirs, etc., pour le recrutement à l'Université) ou de "discriminations positives" à respecter (à dossier égal, une femme noire sera recrutée de préférence à un homme blanc). Il est souvent de l'intérêt même du "privilegié" de ne pas utiliser son "droit privatif" mais le droit général (si le quota de Chinois est dépassé à l'Université et qu'il a donc été repoussé, il fera recours pour être recruté en tant que citoyen).

►► degré de cristallisation, l'étendue du champ sur lequel porte le sentiment identitaire et le facteur-temps étant des critères fondamentaux. Nos *Chinatown* parisiens de Belleville et de Porte d'Italie vont-ils produire des minorités nationales ? C'est possible, ce n'est pas certain : réponse en 2060.

En France, des identités non territorialisées, seules les populations tziganes peuvent être considérées comme minorités nationales - et non point les Arméniens parfaitement intégrés (même si fidèles), et certainement pas les juifs, comparables aux protestants. Il n'y pas d'*ethnie* arabe (ou portugaise, etc.) constituée en France. En revanche il y a des Arabes et des Portugais qui, s'ils demeurent deux à trois générations sur le territoire français, seront *tout à fait certainement français*. Il y a des phénomènes identitaires transitoires (les beurs par exemple), mais non point la constitution de minorités nationales durables. Les Bretons émigrés à Paris ne restent pas éternellement bretons.

stagiaires OFAJ

J'ai pensé plusieurs fois au cours de cette année que les problèmes importants ne se trouvent pas entre jeunes français et allemands mais dans la xénophobie qui se répand dans les deux pays et le racisme qui se cache de moins en moins. Puis je me disais que le peu de tolérance que nous arrivions à établir dans les groupes franco-allemands resterait pour d'autres situations. J'entendais par la suite des Allemands dire qu'ils voudraient rencontrer de "vrais" Français, des Français qui s'appellent Pierre et Isabelle et non Omar et Shariffa et je doutais de nouveau sur nos capacités à résoudre quoi que ce soit dans les dix jours que dure une rencontre.

Steffi Tarade.

3 - Les identités "tex-mex" ou "californienne" ne sont-elles pas de plus en plus prégnantes alors qu'on prête moins d'attention aux "Irish American" dispersés sur tout le territoire ? En revanche l'invention mythique d'une origine africaine -African American et non Black - et la mode X. affirment la revendication d'une communauté socialement marquée par la couleur de sa peau ; les cas des chicanos ou portoricains est proche mais il me semble que c'est plus la continuelle arrivée de nouveaux immigrants de même origine qu'une incapacité d'intégration, qui pérennise l'existence de ces groupes nationaux. Bien sûr, il y a toujours des contre-exemples dans l'histoire : les communautés chinoise ou japonaise sont certainement des "minorités nationales" durables. Pour ces deux origines, ce n'est déjà plus vrai au Pérou ou au Brésil.

4 - C'est d'ailleurs pourquoi il faudrait distinguer citoyenneté et nationalité - il n'est pas humain d'obliger des gens qui se sentent marocains à se dire français, c'est-à-dire à leur demander de changer de sentiments uniquement pour avoir des droits. Non nationaux-français, ils pourraient parfaitement être des citoyens de la République Française : n'est-ce pas déjà le cas pour les Antillais, les Corses, les Basques (ceux du moins pour qui c'est le sentiment identitaire principal) ?

5 - C'est-à-dire ceux qui, produits par soixante-dix ans d'Etat yougoslave, ne se sentent plus ni Croates, ni Serbes, ni Bosniaques et que l'on surnomme parfois péjorativement du terme d'"esquimaux", sans doute 10 à 15 % de la population.

Le saut qualitatif de la troisième génération est toujours pertinent. Aux Etats-Unis, où le contexte est différent et l'évolution plus lente, la tendance générale est la même et de *nouvelles identités*, plus territorialisées ou ouvertement sociales, s'affirment³. Même si l'ethnicité peut s'affirmer avec une radicalité parfois inouïe, *elle est historiquement un phénomène permanent de construction-destruction*.

Le deuxième ordre d'idées concerne la *délimitation* identitaire et non seulement ethnique : qui est juif, qui est zoulou ? Il n'y a aucune autre définition possible que la suivante : est juif ou zoulou celui qui dit qu'il est juif ou zoulou. Bien sûr, les raisons pour lesquelles quelqu'un est amené à se réclamer de telle ou telle identité relèvent d'un contexte matériel, social, culturel qui ne le rend pas forcément libre. Mais le critère déterminant est l'auto-reconnaissance subjective⁴. Il y a une très importante conséquence politique à cela : sous peine de rapidement glisser vers une forme d'apartheid, *ce n'est pas le groupe qui doit choisir ses membres, ce sont les membres qui forment le groupe*.

Prétoria-Sarajevo

Prenons les exemples de l'Afrique du Sud et de l'ex-Yougoslavie. Ces pays sont parfaitement comparables dans la mesure où ils combinent des ethnicités fortement territorialisées (un territoire, une ethnie Slovénie et Bophutatswana), des ethnicités à territorialisation complexe (groupes éparpillés dans des aires de petites dimensions : Bosnie et Transvaal) ou à territorialisation inexistante (groupe totalement éparpillé : les "Yougoslaves"⁵ et les Indiens). Le drame actuel en Yougoslavie, peut-être demain en Afrique du Sud, est de faire représenter l'ethnicité par la région.

Or il faut affirmer clairement deux choses : oui, l'intangibilité des frontières est une absurdité ; oui, on peut modifier des frontières (internes ou internationales) et reformuler des régions afin de tenir compte le mieux possible des réalités ethniques. Mais, bien souvent, cela ne produira pas de régions ethniquement homogènes.

Je donne souvent l'exemple du Kazakhstan. Cette république a été créée par les bolcheviks parce qu'existait le peuple kazakh ; mais, de 1921 à nos jours, les Kazakhs n'ont jamais été qu'une majorité relative (de 30 à 50 %) ; il y a de nombreux non-Kazakhs au Kazakhstan et de nombreux Kazakhs hors du Kazakhstan. Donc le Kazakhstan existe bien à cause du peuple kazakh mais ne saurait avoir la fonction d'en être l'expression. C'est exactement la même chose pour le Kwazoulou relativement au peuple zoulou, ou pour la Bosnie relativement aux Bosniaques (dits musulmans).

Le seul moyen de représenter politiquement l'ethnicité est donc de combiner des élections territoriales non eth-

niques (comme en France : tous les citoyens d'une région quelle que soit leur identité) avec des élections ethniques non territoriales (sur collèges électoraux : un collège pour chaque groupe de citoyens ethniquement définis quel que soit le lieu de résidence). Les deux modes d'élection des députés auraient la même légitimité. Mais qui va définir les membres des groupes ? Nous y voilà : les membres eux-mêmes, par simple inscription lors des recensements électoraux et avec possibilité de changer ! Prenons l'exemple des Afrikaners (ou Boers, Sud-Africains d'origine hollandaise). Un nombre minimal de signataires (défini par la loi) créerait automatiquement leur groupe électoral. Mais s'y inscrirait ensuite qui voudrait, sans aucune entrave possible ! Et le plus étonnant dans la situation sud-africaine est que la fin de l'apartheid pourrait bien être une grande victoire de l'ethnie afrikaner : en effet, de très nombreux métis et même des Noirs sont de langue maternelle afrikaans, et c'est l'apartheid qui les a empêchés de se sentir afrikaners ! Enfin, ils vont pouvoir le devenir - au grand dam des racistes !

En représentant politiquement l'ethnicité dans les pays où le problème est aigu, on évite le problème des quotas et des territorialisations violentes. Le problème n'est pas, malgré les apparences, l'existence plus ou moins radicalisée de sentiments nationaux, ethniques ou claniques. Mais bel et bien la nature politique et sociale des élites/castes/partis qui en prennent la direction.

Pour agir efficacement, ne pas se tromper d'ennemi est donc capital.

Michel Cahen
est chargé de
recherche
CNRS au
Centre
d'études
d'Afrique noire
de l'Institut
d'études poli-
tiques de
Bordeaux.

Michel
Cahen

voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992 voyage



De la formation aux ignorances attentives

**"Rapprochez vos cœurs,
éloignez vos tentes."**

(proverbe arabe)

E. Brass,
témoignage,
vendredi 3,
21 h et at-
elier, samedi 4
sept., 14 h.

Je ne traiterai pas ici uniquement des programmes franco-allemands qui figurent sous la rubrique des "stages de formation" organisés par les associations de nos deux pays. Ils sont réalisés sous la responsabilité de ces associations et de leurs animateurs. Ils sont d'une grande diversité et reflètent la pluralité des partenaires de l'OFAJ.

Le travail qui s'y effectue est d'une importance capitale pour l'élaboration de politiques à moyen et à long termes dans le domaine des relations franco-allemandes et intraeuropéennes. C'est dans ces programmes que s'expriment les tendances, évolutions et progressions des animateurs, des enseignants, des formateurs et des responsables institutionnels, chargés de donner vie aux projets d'échanges de jeunes. C'est grâce au travail de tous ces "multiplicateurs", de leurs organisations, et avec leur coopération, qu'il est possible de comprendre la nature des relations que les populations de nos deux pays peuvent entretenir entre elles en cette fin du XX^{ème} siècle, après une longue histoire de violence. C'est l'analyse de ce travail, les expériences communes et les confrontations bi- ou plurinationales qu'il suscite, qui permettront, et qui permettent déjà, de créer les conditions nécessaires aux apprentissages interculturels et internationaux dont nous avons besoin pour que des relations plus coopé-

rantes et plus solidaires puissent s'établir entre nos sociétés et nos nations.

Ce qui, au-delà de leur diversité, unit ces programmes, ce sont quelques règles de subventionnement et quelques conditions de réalisation exigées par les "directives" de l'OFAJ ayant trait à la durée des rencontres, au nombre des participants, au caractère bi- ou plurinational des groupes et des équipes d'animation, etc. Ces règles et ces conditions ne sont pas "innocentes" et mériteraient d'être examinées avec une attention accrue dans les stages, en vue d'une plus grande compréhension des surdéterminations institutionnelles et politiques qui influencent, canalisent et structurent les situations de rencontres.

Ce qui unit encore tous ces programmes, c'est une dynamique générale franco-allemande, qui a pour origine l'histoire même des relations entre nos deux pays et de leurs populations et qui a pris des formes spécifiques avec la création de l'OFAJ en 1963 et avec l'idéologie de la réconciliation qui a précédé et accompagné cette création.

Il sera question ici de cette dynamique générale de manière directe ou indirecte, telle qu'elle m'apparaît à travers les pratiques et les réflexions liées aux expérimentations et aux recherches que l'O.F.A.J. permet de réaliser, en coopération avec des formateurs et des chercheurs des secteurs associatifs et universitaires.

Je ne m'arrêterai donc pas aux contenus et aux méthodes de ce que l'on continue à appeler la formation, et ceci pour une raison simple : dans l'état actuel de nos systèmes d'éducation, d'enseignement, d'animation, de formation et d'information de masse, je ne crois pas, sauf exceptions, à la possibilité de former des jeunes et des moins jeunes aux relations franco-allemandes en particulier, et aux relations plurinationales et pluriculturelles en général, lors de stages, de rencontres, de voyages, etc., ou dans les écoles, les universités ou les entreprises. Je donne ici au mot "formation" le sens d'une relation éducative, formatrice, qui transmet des savoirs et des méthodes d'apprentissage, provisoirement assurés et reconnus par la collectivité dont sont issus les formateurs (enseignants, animateurs, éducateurs, etc.).

Ce que je crois réalisable, par contre, et c'est déjà énorme¹, c'est de sensibiliser les jeunes et les adultes intéressés aux questions et aux situations nouvelles auxquelles ils sont confrontés lorsqu'ils s'engagent dans des relations de ce type, et de développer les ignorances attentives dont nous avons besoin pour commencer à

1 - Enorme : ce qui sort des bornes habituelles, dépasse ce que nous avons l'habitude d'observer, de juger, de faire.

voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992 voyage en Russie



soupçonner et, peut-être, à reconnaître, les limites de nos pratiques, de nos perceptions et de nos théories actuelles.

Je dois rappeler, pour rendre mes propos plus compréhensibles, que les échanges franco-allemands soutenus par l'O.F.A.J. n'ont pas de sens en dehors du contexte européen et mondial auquel ils sont reliés, et qu'ils sont ouverts à toutes les populations de nos deux pays et pas seulement aux spécialistes du "franco-allemand" ou aux bilingues actuels et futurs. Je renvoie à ce sujet aux textes fondateurs de l'O.F.A.J. : accords de 1963 et "directives".

Essayons donc de mettre à jour quelques bribes de problématiques qui pourront peut-être servir à rendre recevable la distinction que j'introduis ici entre formation et sensibilisation.

L'histoire de l'humanité est celle des sociétés, de leurs populations et de leurs cultures, qui interagissent, s'influencent, s'interpénètrent, se combattent, se déculturent, se reculturent et, parfois, disparaissent.

Les luttes collectives qui opposent les ensembles humains groupés en tribus, nations, empires, etc., se sont toujours terminées par :

- l'extermination physique (génocide) ou la mort culturelle (ethnocide) des populations vaincues.

Les Indiens des deux Amériques du XVI^e siècle et leurs envahisseurs-exterminateurs européens sont des archétypes de populations qui, tout en croyant pouvoir se séduire mutuellement pendant un certain temps et en croyant pouvoir incorporer l'Autre à leur univers, étaient en fait condamnés à n'être que les exécutants-techniciens de leurs rapports de force.

- des cohabitations acculturantes¹ plus ou moins pacifiques et durables des vaincus et des vainqueurs, militaires et/ou économiques, ces derniers imposant aux territoires soumis à leur emprise une hiérarchie culturelle (et donc aussi linguistique) qui leur permet d'asseoir et de consolider leur domination et leur pouvoir, quitte à se transformer eux-mêmes sous l'effet de cette cohabitation.

La hiérarchie culturelle (par exemple, la langue française, et tout ce qui va avec, de l'Etat-Nation France, prime toutes les autres langues du "peuple français") est toujours doublée de hiérarchies économiques, sociales et politiques... et inversement. Cet ensemble de hiérarchies interagissantes reflète les rapports de force du moment entre les peuples, les classes et les mouvements sociaux que les luttes mettent périodiquement "au monde" ou font disparaître.

Dans le monde actuel, couvert de réseaux planétaires, de moyens de transports et de communication, de signes, d'informations et de marchandises idéologiques et matérielles, produites industriellement, toutes les sociétés sont

"travaillées" de manière accélérée par des forces acculturantes intenses : comme toujours, elles et leurs composantes culturelles sont et seront modifiées. Dans ce sens, la culture, c'est l'acculturation.

Avec ce survol (ultra) rapide, je souhaite attirer l'attention sur l'une des racines qui nourrissent nos besoins profonds de créer des mythes plus ou moins durables, d'idéaliser les réalités qui résistent à nos espoirs, de faire naître et d'entretenir des illusions anesthésiantes. En tant qu'individus engagés dans des relations pédagogiques, individus considérés isolément ou en groupes restreints (familiaux, sociaux, scolaires, professionnels, etc.), la très grande majorité des habitants de nos pays n'a aucune prise (ce qui ne veut pas dire absence d'influence) sur les macrostructures nationales, étatiques, mondiales qui surdéterminent et transcendent² l'histoire des relations interpersonnelles et intergroupales qui sont celles de la vie quotidienne. D'où le recours permanent à des utopies éducatives, religieuses, idéologiques, culturelles, politiques, etc. En effet : quels sont les parents, les adultes en général, qui peuvent se passer d'utopies dans leur vie avec les enfants et avec les jeunes (utopies dans le sens de lieux et projets, imaginaires et réels, de création d'espoirs) ?

Je ne renonce pas pour autant à dialoguer avec les porteurs d'illusions, mes semblables, qui cherchent à fonder leur imaginaire, leurs pensées et leurs actions sur des perceptions plus lucides des réalités. Je ne renonce pas non plus à entrer en conflit avec les marchands et les manipulateurs d'illusions, et donc avec moi-même en tant que membre de systèmes institutionnels qui participent peu ou prou à une dynamique générale de réification³ et de manipulation de l'humain.

Parmi les illusions auxquelles je pense plus particuliè-



1 - Acculturation (exemple de définition) : mot introduit à la fin du siècle dernier par les anthropologues anglo-saxons pour désigner les phénomènes qui résultent de contacts directs et prolongés entre deux cultures différentes et qui sont caractérisés par la modification ou la transformation de l'un ou des deux types culturels en présence.

L'acculturation est donc un aspect particulier du processus de diffusion. Aujourd'hui, le mot acculturation s'applique parfois, dans un sens plus restrictif, au contact culturel particulier de deux sociétés de "force" inégale, la société dominante, plus nombreuse ou technologiquement mieux équipée - généralement de type industriel - s'imposant directement ou indirectement à la culture dominée. Les notions de type et de degré d'acculturation ont été introduites pour définir le champ et l'importance de ce phénomène.

V. assimilation, déculturation, enculturation, endoculturation. V. nativisme, syncrétisme, transculturation.

(Michel Panoff, Michel Perrin : "Dictionnaire de l'ethnologie", Petite Bibliothèque Payot)

2 - Transcender : qui dépasse un ordre de réalités déterminé, qui "ne résulte pas du jeu naturel d'une certaine classe d'êtres ou d'actions, mais qui suppose l'intervention d'un principe extérieur et supérieur à celle-ci" (Lalande).

3 - Réifier : transformer en chose ; donner un caractère de chose : chosifier.

- rement et qui continuent à prospérer dans le monde des pédagogues, on peut citer celles qui concernent :
- "la jeunesse" qui serait "porteuse d'un avenir meilleur",
 - le progrès en tout et aussi en pédagogie,
 - la formation des jeunes, par les adultes, aux relations plurinationales et pluriculturelles,
 - les possibilités d'une meilleure connaissance et d'une meilleure compréhension réciproques (par exemple franco-allemandes) par l'apprentissage de la langue de l'autre pays,
 - les pédagogies actuelles de la "rencontre" et du "faire ensemble" qui, en tant que telles, seraient déjà une réponse positive aux objectifs de connaissance et de compréhension réciproques,
 - l'interculturalité des relations plurinationales, l'interdépendance des nations et l'"Amitié entre les Peuples".

Je n'ai pas la place ici pour développer ces quelques exemples d'illusions pédagogiques qui, à en croire certains hommes d'action, auraient au moins l'avantage de nous faire "avancer" selon le principe activiste bien connu : "nous ne savons pas où nous allons, mais nous y allons". Je me limiterai à ouvrir la discussion à propos de ces exemples.

La jeunesse "porteuse d'un avenir meilleur"

Chaque fois que les adultes souffrent de leur impuissance à changer et/ou à améliorer les choses, ils parlent de l'avenir (meilleur) que les jeunes feront et pour lequel, eux, ils travaillent déjà, mais depuis trop peu de temps pour... ou dans des conditions tellement défavorables que...

Cette illusion projetée sur le mythe de "la jeunesse" provient notamment de la confusion entre jeunesse biologique, physique, et jeunesse culturelle, qui n'est pas liée à l'âge biologique des individus et qui traverse toutes les générations.

Pour les adultes qui participent à cette confusion, les individus physiquement jeunes seraient des sortes de terres vierges avec lesquelles tout redeviendrait possible. Ce sont les mêmes terres vierges dont rêvent beaucoup de touristes occi-

dentaux lorsqu'ils essaient d'échapper, dans des "ailleurs" lointains, aux conditions de vie qu'ils ne supportent pas chez eux. Ces adultes croient donc qu'avec les jeunes, demain, tout peut changer, et chaque génération répète la même litanie de l'avenir-meilleur-grâce-à-la-jeunesse. Mais être jeune biologiquement ne donne aucune qualification particulière pour devenir meilleur, autre, etc.

L'illusion de la jeunesse exprime notre ignorance de ce que sont les processus d'éducation, de socialisation et d'enculturation par exemple. Rien d'étonnant à cela : nos systèmes d'éducation, d'enseignement, d'animation, de formation et d'information de masse ignorent ou négligent les sciences humaines et sociales, qui pourraient nous aider à mieux nous connaître, à mieux nous comprendre. Avec elles, nous pourrions par exemple devenir plus attentifs à la nécessité de limiter les séparations par les classes d'âge et de favoriser au contraire les lieux et les occasions de vie commune enfants-jeunes-adultes partout où les individus en sont capables et où des relations interpédagogiques peuvent être nouées.

L'avenir des jeunes (ne) sera (que) celui que nous créerons avec eux, grâce à des relations de coopération et de rivalité. Si nous faisons tout pour eux, nous les maintenons en état de dépendance et de contre-dépendance. Les programmes franco-allemands et les échanges inter-

voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992 voyage en Russie 1992



nationaux offrent parfois, et pourraient offrir encore davantage, des lieux et des occasions de vie en commun enfants-jeunes-adultes profitables aux apprentissages interculturels.

Le progrès

L'illusion du progrès - du progrès des connaissances et des compréhensions entre les populations française et allemande par exemple - nous séduit tellement que nous confondons facilement progrès matériels, scientifiques, techniques (qui permettent notamment de voyager, de faire du tourisme, etc.), avec progrès humains, culturels, spirituels, éducatifs, pédagogiques, relationnels, affectifs, etc.

Dans ces conditions, il est inutile de plaisanter avec l'histoire du lance-pierres qui s'humanise en devenant lance-fusées (atomiques) : les illusions du progrès se fixent immédiatement sur d'autres exemples qui prouvent que...

Les progrès matériels, scientifiques et techniques s'obtiennent par des savoirs et des techniques cumulatifs, quantifiables, mesurables, et l'humanité a ainsi pu passer de l'âge de la pierre à l'âge atomique.

Les progrès humains ne peuvent pas s'obtenir si nous restons fidèles aux logiques actuelles des "développements" linéaires et quantitatifs censés, là encore, préparer des avenir meilleurs.

Pourrons-nous continuer à proclamer des objectifs généreux et "exemplaires" dans le domaine des relations franco-allemandes et dans celui de la construction européenne par exemple, sans changer de logiques ?

La formation des jeunes par les adultes

Pour former des jeunes, il faut des adultes formés. C'est ce que l'on pensait dans le passé et c'est ce que l'on pense encore souvent aujourd'hui. Je propose un petit changement de perspective : aucune formation ne pourra plus, à l'avenir, dans les domaines qui nous intéressent ici, reposer sur des acquis sûrs et stables transmis, à sens unique, des adultes aux enfants. C'est la vie, la société, les groupes d'appartenance, les écoles paral-

lèles, le travail, les communications informatisées et mondialement interconnectées, autant que les institutions spécialisées, qui seront les sources d'une formation continuée et permanente. Cette formation ne pourra plus se permettre de sous-estimer, d'inférioriser et d'inhiber une ressource humaine essentielle : les enfants et les jeunes eux-mêmes avec leurs moyens propres d'entendement qui contiennent aussi des potentialités éducatives et enseignantes en direction des adultes qui ne sont en fait que des "aînés". Toute formation "efficace" sera "inter" : interactive, interrelationnelle, basée sur des relations de réciprocité, d'échange, de partage, de complémentarité, de coopération et de rivalité. Toute formation sera inter-pédagogique.

Comment, dans le domaine des relations plurinationales et pluriculturelles, les adultes pourraient-ils former les jeunes ?

Quels que soient leur niveau scolaire et universitaire et leur place dans les hiérarchies sociales, culturelles, religieuses, politiques, économiques, etc., les adultes sont nécessairement et pratiquement tous des "produits" - plus ou moins conformes, plus ou moins conscients de la nature des systèmes d'éducation, d'enseignement, d'animation, de formation et d'information de masse de leurs pays respectifs, dont l'un des objectifs importants est de former des citoyens nationaux capables de sacrifier leur vie et celle des autres dans une guerre avec l'ennemi intérieur et/ou extérieur du moment. Cette formation du citoyen est vitale pour la cohésion d'un Etat-Nation et pour son unité. Elle ne peut s'obtenir qu'au prix de certaines "ouvertures" et de certaines "fermetures" (au détriment d'autres ouvertures et d'autres fermetures) concernant les relations aux "Autres" (sociétés, cultures, religions, minorités, idéologies, nations, etc.). Ces ouvertures et ces fermetures - plus ou moins stabilisées à une époque historique donnée - doivent être apprises et intériorisées par tous les individus d'un Etat-Nation et plus particulièrement par ceux qui auront à éduquer, à enseigner, à animer, à former et à informer. Jusqu'à présent, tout ce qui permettait de faire connaître et de faire comprendre les processus d'apprentissage et d'intériorisation par lesquels chaque culture, chaque nation (in)forme "ses" membres (ce "tout" vise ici les possibilités de connaissance et de compréhension qu'offrent les sciences humaines et sociales entre autres), était réservé, dans chaque pays, à des petites minorités : les Etats-Nations du XIXe siècle, dont nous sommes les héritiers directs, ne pouvaient pas faire autrement que de se perpétuer, se créer, se maintenir, se développer en s'opposant les uns aux autres par tous les moyens, et il fallait que les "masses" (les populations) se fassent - volontairement ou non - les promoteurs et les défenseurs de ces moyens. Mais l'humanité n'a pas attendu le XIXe siècle pour se grouper en communautés rivales et guerrières. Et l'héritage (mot que je me garde ici, dans ce court texte, de dépouiller de l'infinie obscurité

stagiaires OFAJ

Je ne sais pas si c'est vraiment possible de séparer le côté "travail" du côté "vie privée", car les deux étaient bien liés pendant cette année. J'ai fait la connaissance de beaucoup de monde et j'ai connu beaucoup d'expériences à travers le travail et pendant les séminaires dont je profite pendant ma "vie privée".

Dirk Gerlach.



➤➤ de sa généralité) continue à empêcher, réduire, canaliser, détourner, discréditer, récupérer, le travail des sciences humaines et sociales par exemple, et à désamorcer ses potentialités créatrices.

Connaissance, compréhension de l'Autre par l'apprentissage des langues

Ce lien perçu comme direct et positif entre les apprentissages linguistiques et leurs effets censés être nécessairement bénéfiques est communément admis. C'est une évidence. Cette évidence nous a été transmise, entre autres, par les minorités qui, bien avant la "démocratisation" du tourisme et des échanges, pouvaient se déplacer d'un pays à l'autre et qui percevaient l'univers à travers leurs lunettes de membres d'une avant-garde "éclairée" et "cultivée". Nous vivons encore sur cette idée qui résiste à toutes les statistiques, aux enseignements de l'histoire (coloniale notamment), aux recherches ethnologiques, etc. : c'est le propre des illusions de résister à ce qui les contrarie.

A la base des représentations actuelles, il y a un manque de distinction entre la transmission technique, quantitative, informationnelle et qualitative d'une langue étrangère, telle qu'elle peut être enseignée actuellement dans les systèmes scolaires et universitaires d'une société et d'une nation données, et les effets qualitatifs, culturels, idéologiques de cet enseignement sur les connaissances, sur l'imaginaire et sur les capacités de compréhension du sujet apprenant, membre de cette société et de cette nation.

Je me limiterai à l'énoncé de quelques points qui demandent naturellement à être développés.

Je crois utile, nécessaire, indispensable, de tout mettre en œuvre pour que le plus grand nombre possible de jeunes et de moins jeunes puisse apprendre l'allemand et d'autres langues étrangères. Les nations modernes se trouvent obligées, plus encore que par le passé, de for-

mer, dans tous les domaines, des citoyens bi- et plurilingues. Les systèmes scolaires et universitaires sont contraints de s'adapter et procèdent à des planifications de plus en plus rigoureuses en vue de "produire" les bi- et plurilingues dont la nation a besoin.

Dans l'état actuel des choses, les apprentissages linguistiques s'inscrivent dans les rapports de force culturels (et donc économiques, idéologiques, politiques, etc.), qui régissent aussi les relations entre les Etats-Nations. Leurs résultats et leurs effets sont et seront constitutifs d'une identité collective, régionale, sociale, culturelle, nationale, etc. avec leurs ethnocentrismes¹ propres qui ne permettent pas aux bi- et plurilingues de nouer des relations qualitativement différentes avec l'Autre (étranger), les autres sociétés, les autres cultures, que celles que peuvent entretenir leurs concitoyens monolingues ayant un niveau de formation (scolaire, universitaire, professionnel) comparable. Ces relations sont et seront donc ni plus ni moins ethnocentriques et projectives. Si le bi- ou le plurilingue possède généralement plus d'informations sur l'autre (les autres) pays, il n'acquiert pas pour autant plus de connaissances et de moyens de compréhension le (les) concernant.

L'écrasante majorité des membres de nos sociétés n'a et n'aura pas l'occasion d'apprendre une (ou des) langues(s) étrangère(s). Pour elle, comme pour les minorités bi- et plurilingues, il faudra par contre apprendre à vivre dans des sociétés de plus en plus pluriculturelles. A moins de se "protéger" de l'extérieur, comme tentent de le faire les dirigeants de l'Iran et de l'Albanie par exemple, nos sociétés ne peuvent pas éviter les influences acculturantes massives auxquelles sont exposées leurs populations : la vie quotidienne de chacun d'entre nous est de plus en plus européanisée, mondialisée (produits industriels du monde entier, communications mass-médias instantanées en provenance de toutes les cultures etc.). Pour permettre les nouveaux apprentissages qui sont nécessaires à la vie au sein de nos sociétés pluriculturelles, il ne suffit pas d'"améliorer" ou d'"adapter" les héritages nationaux : il faut changer de perspectives, comme lorsque les travaux de Copernic et de Galilée, par exemple, remettaient en question les géocentrismes de leur époque.

Ici, dans ce texte, un minuscule changement de perspective seulement : ce ne sont pas les bi- ou les plurilinguismes qui font d'un individu une personne capable de contribuer à la coopération, la solidarité et la coexistence conflictuelle mais non destructive entre les sociétés et leurs populations ; les entreprises de domination et de colonisation passées et présentes savaient et savent très bien utiliser les compétences linguistiques des citoyens qui idéalisent le rôle des langues. C'est le "terrain" social, culturel, humain, dans lequel a été "plantée" l'autre langue qui est déterminant, et ce terrain, il se prépare et se cultive avant, pendant et après la gestation et la naissance de l'individu utilisateur de cette langue étrangère.

1 - Ethnocentrisme (exemple de définition) : mot introduit par W.C. Summer, dans *Folkways* (1907) : attitude des membres d'une société qui ramènent tous les faits sociaux à ceux qu'ils connaissent ou qui estiment que leur culture est meilleure et préférable à toute autre. L'ethnocentrisme peut être considéré comme un phénomène universel, mais il a revêtu dans certaines sociétés - en particulier dans la nôtre - un aspect activiste et conquérant qui, justifié à la seule vue de notre supériorité technique, s'exerce au détriment des autres peuples sous la forme de racisme. La plupart des sciences occidentales sont ethnocentriques et l'ethnologie elle-même échappe rarement à cette attitude.

V. acculturation, ethnocide, génocide. (Angl. : ethnocentrism). (Michel Panoff, Michel Perrin : "Dictionnaire de l'ethnologie", Petite Bibliothèque Payot)

La langue natale (maternelle et paternelle) fait partie intégrante et indéracinable de ce terrain et en constitue une des composantes essentielles de relation au monde. D'où un autre petit changement de perspective en vue : la connaissance et la compréhension de l'Autre (pays, société, culture, nation etc.) passent par la langue natale ou, à défaut, par la langue nationale dominante apprise par l'individu.

stagiaires OFAJ

Une autre expérience forte a été le voyage en Russie. Je pensais visiter un pays qui avait tout de même été une puissance mondiale et je me retrouvais dans un pays en décomposition. Commença alors pour moi ce que l'on appelle le déchiffrement d'une autre culture. L'opération s'est révélée laborieuse ; pour une raison quelconque, je ne m'attendais pas à rencontrer tant de différences. J'arrivai assez rapidement au point de ne plus comprendre trop de choses, la langue, la manière de se rencontrer, de travailler, de faire la fête.

Steffi Tarade.

Les apprentissages psychologiques, affectifs, émotionnels, intellectuels, etc. qui sont nécessaires pour faire d'un nouveau-né le citoyen d'une nation ouverte aux relations plurinationales et pluriculturelles mais néanmoins assez vigilante pour éviter l'"éternel retour" de n'importe quoi de pire, de tels apprentissages ne peuvent se passer de ce moyen essentiel de formation et de développement de la pensée : la langue de son propre pays. Les progrès humains et techniques des enfants et des jeunes "en apprentissage existentiel" et les progrès qu'ils peuvent faire dans la connaissance et la compréhension de leur propre langue natale, sont liés. Une langue étrangère peut servir à mieux utiliser et à développer ce qui existe déjà chez celui qui l'emploie (et ceci, parfois, dès la petite enfance si un certain nombre de conditions institutionnelles et familiales sont réunies). Mais une langue étrangère peut aussi nuire et inhiber le développement des enfants et des jeunes, si elle est greffée trop tôt et dans de mauvaises conditions sur les apprentissages existentiels de base que doit faire l'individu ou si elle détourne celui-ci, en raison du temps et de l'effort qu'il faut consacrer pour l'apprendre, des progrès qu'il pourrait faire sur tous les plans en améliorant quantitativement et qualitativement la connaissance et la compréhension de sa langue natale ou de la langue dominante si celle-ci s'est imposée à lui de manière irréversible dès son plus jeune âge. Ceci

vaut tout particulièrement pour les populations dont les cultures natales (de classe sociale, de région, de groupe minoritaires : paysannerie, populations alsacienne, corse, bretonne en France, travailleurs manuels, classes moyennes acculturées, populations d'immigrés, etc.) sont en état d'infériorité, de décalage, d'opposition ou de survie, par rapport à la culture et à la langue dominante d'une nation¹.

Les pédagogies de la "rencontre" et du "faire ensemble"

Dans certaines rencontres franco-allemandes qui réunissent des groupes de participants hétérogènes, les animateurs pratiquent des méthodes "démocratiques" d'élaboration de projets et de prise de décisions en y associant tous les stagiaires.

Mais chacun reproduit le système démocratique qu'il connaît (dans sa famille, dans son école, dans son entreprise) sans se rendre compte des différences qui existent au sein du groupe national et entre les groupes des deux pays. Dans l'ignorance des manières d'être et de faire de tous les autres, chaque participant sous-entend que les autres stagiaires français et allemands possèdent les mêmes codes. Et, d'un commun accord, tout le monde participe à des prises de décisions "à la majorité", par des votes.

On se contente donc d'un type de démocratie réduit au plus petit dénominateur commun : celui d'un mécanisme de décision qui coupe la diversité et les potentialités des groupes pluriculturels en deux : la majorité et la minorité. Comment se fait-il qu'une trentaine de personnes adoptent les mêmes procédures, simplifiées jusqu'à la caricature, que celles utilisées dans les nations qui comportent plusieurs dizaines de millions d'habitants ?

C'est que les individus reproduisent les manières de penser et d'agir qui sont de règle dans les relations de rapports de force qui dominent dans leur propre pays et entre les Etats-Nations. Dans des situations d'apprentissage interculturel, il faudrait non seulement permettre, mais aussi encourager l'expression et la réalisation de motivations et d'intérêts différents, parfois divergents, parfois incompatibles, sans tenir compte, en permanence, des connaissances de l'autre langue : ce qui, dans des situations de rencontre, a pour conséquence un partage du temps entre travaux réalisés en groupes nationaux et réunions communes bi- ou plurinationales.

La pédagogie de l'activisme du "faire ensemble", au contraire, oblige tout le monde à tout réaliser en commun, à trouver des "consensus" par des moyens hâtifs, uniformisants et culturellement médiocres. La vie des individus

1 - Dans le cas des immigrés, il faut bien entendu distinguer entre ceux qui retourneront dans leur pays d'origine et ceux qui souhaitent rester dans le pays d'accueil.





et des groupes est limitée à des "fonctionnements" à coup de réductions aux plus petits dénominateurs communs possibles, fonctionnements qui étouffent ou qui repoussent dans les marges (les couloirs, les soirées au bar, la demi-journée "libre", etc.) les manifestations de la complexité de la situation de rencontre plurinationale et pluriculturelle, l'expression de la diversité des individualités en présence et des conflits, plus ou moins apparents, plus ou moins intenses, inhérents à toutes les relations humaines.

Dans toutes les rencontres qui donnent trop d'importance au "faire ensemble", à la recherche de l'harmonie et du consensus, au respect d'un programme, les apprentissages aux relations interculturelles ne peuvent pas se faire. A l'échelle des individus et des groupes, ces relations mobilisent d'abord les composantes de l'identité, de l'affectivité, de l'émotivité, de l'imaginaire, de l'intelligence culturelle des personnes (c'est-à-dire de l'intelligence qui a sa source dans l'histoire individuelle et familiale de l'individu).

Les activités du "faire ensemble" permettent aux participants de penser et d'agir dans les limites du déjà connu ou, du moins, du pas trop difficile à connaître, à atteindre : c'est leur avantage et il serait absurde de se priver de ces moyens pédagogiques que sont les activités sportives, le chant choral, la musique, les jeux dramatiques, les promenades, les ateliers de travaux manuels, les visites touristiques, etc. Dans toutes ces activités communes, les composantes identitaires, affectives, etc., d'un individu peuvent évidemment s'investir, s'exprimer mais, là encore, elles restent bornées par les limites du déjà connu, du pas trop difficilement accessible. Par contre, toutes les questions et tous les processus - ainsi que les structururations que ces processus génèrent - qui sont du domaine :

- des différences profondes entre les cultures à l'intérieur et à l'extérieur d'un pays,
- de la vie des nations et de leur histoire,
- de la formation des identités collectives et de l'histoire de leurs origines,
- des productions de stéréotypes et de préjugés anciens et nouveaux,
- des influences acculturantes qui s'exercent à travers l'environnement global dans lequel on se trouve,
- des égo-socio-ethnocentrismes qui "enveloppent" chaque individu et limitent les horizons de ses perceptions, de ses pensées, de son imaginaire,
- des manifestations individuelles et collectives, ouvertes ou cachées, de l'hétérophobie, de la xénophobie et du racisme,
- des rapports de force individuels et collectifs qui sous-tendent les relations humaines et des conflits qui vont avec,
- du travail de la connaissance et de la compréhension de

soi, individuellement et collectivement, dans les relations à l'Autre (étranger, société, culture, nation), bref, tout ce qui "fait problème" dans les relations entre les sociétés et leurs populations, tout ce qui devrait être "travaillé" dans les rencontres de jeunes et d'adultes, si l'on veut que les mêmes histoires tragiques du passé et du présent ne se répètent pas (trop) à l'avenir avec les mêmes ou avec d'autres ennemis plus ou moins héréditaires, internes et/ou externes, tout cela apparaît très peu dans les programmes de la pédagogie du "faire ensemble". Et c'est inévitable, car pour éclairer ces questions, ces processus et ces structururations, pour pouvoir les faire venir à la conscience, il faut utiliser des savoirs, des connaissances, des travaux de recherche, des méthodes, qui sont peu accessibles pour l'instant (pour différentes raisons et notamment parce qu'ils se heurtent à l'indifférence, à la méfiance ou à l'hostilité des scolastiques nationales) ou qui sont encore à produire, à inventer. D'où mon souhait de développer des ignorances attentives : elles modifieraient déjà beaucoup de choses dans nos manières de penser et d'agir si elles pouvaient devenir une forme d'intelligence parmi d'autres, une forme fouineuse orientée aussi vers l'inconnu - l'imprévu - le différent - l'incompréhensible - le complexe - le contradictoire - l'incompatible - les rapports de force visibles et invisibles - le jeu des distances à prendre, à garder, à essayer entre le proche et le lointain, l'ici et l'ailleurs, le dedans et le dehors - les relations entre le je, le tu, le nous et les autres - les liens interactifs entre l'individuel et le collectif - le psychofamilial qui sous-tend les relations humaines - les soumissions à l'autorité et les servitudes "volontaires" etc. C'est alors que le travail de sensibilisation pourrait commencer et que les apprentissages internationaux et interculturels pourraient devenir réalité.

L'interculturalité, l'interdépendance des nations et l'amitié entre les peuples

Le préfixe "inter" - qui suggère des interactions, des échanges, des partages, des complémentarités, des coopérations, des réciprocités - utilisé machinalement, souvent de manière irréfléchie, sert à entretenir, dans le meilleur des cas, des souhaits, des espoirs, un idéal à atteindre : celui d'une coexistence pacifique et solidaire entre les populations. Je l'ai déjà rappelé : les réalités se présentent à nous (et nous produisons aussi ces réalités) tout autrement. Les relations entre les sociétés, leurs cultures, leurs économies, leurs systèmes institutionnels, sont généralement conflictuelles, guerrières. Elles sont marquées par des rapports de force de dominants à dominés, d'exploiteurs à exploités, de vainqueurs à vaincus. En temps de paix, les relations sont basées sur des transactions (notamment linguistiques : domination d'une langue, défense d'une langue, etc.). Ces transactions permettent aux rapports de force de "jouer" de manière plus

ou moins paisible ou plus ou moins conflictuelle, mais néanmoins sans effets destructeurs directs.

A l'occasion de l'analyse de ces rapports de force, il apparaît que l'utilisation du préfixe inter n'est pas toujours machinale ou irréflectie : souvent le "machinal" se révèle être une machination. Il s'agit de couvrir sous un vocable seyant et rassurant la mise en place ou la maintenance d'un marché de dupes, c'est-à-dire de relations inégalitaires de domination et d'exploitation. Il en est de même lorsque le mot "interdépendance" est utilisé sans autres précisions. Même en Europe, les relations interdépendantes entre Etats-nations sont profondément inégalitaires.

Le mot amitié, appliqué aux relations entre les nations, appartient d'abord au code diplomatique des Etats. Son emploi par des responsables ou des animateurs engagés dans les programmes d'échanges de jeunes, montre à quel point ces échanges sont souvent pensés et vécus sur un mode diplomatique : l'interiorisation des codes étatiques peut alors être réelle ou feinte. Dans de nombreux cas pourtant, ce mot révèle le désir sincère de ceux qui le prononcent, en l'adressant à des partenaires collectifs (les Allemands, les Français, les institutions et groupes partenaires, les peuples, etc.), de transférer des sentiments interindividuels à des ensembles humains et institutionnels plus vastes qu'ils aimeraient pouvoir traiter comme des personnes.

Ne se rendant pas compte que leur discours se fait enveloppant (ils "enveloppent" dans leur désir d'amitié des individus qui ne leur ont rien demandé ou qui refusent ce type de sentiments qui manquent leur objet), ces orateurs, sincèrement ignorants des dynamiques collectives auxquelles ils participent, risquent à tout moment de rencontrer, en retour, de la diplomatie, de l'indifférence, des réactions évasives, de l'hostilité. Ils peuvent alors sincèrement se sentir ignorés, trompés, agressés, méprisés.

Les modes de pensée qui nous entraînent à projeter sur les relations collectives (sociales, culturelles, nationales etc.) ce qui est de l'ordre de la vie individuelle et groupale, nous empêchent de comprendre le rôle que nous jouons dans ces relations et la place que nous y occupons.

L'idéalisme (à ne pas confondre avec avoir un idéal) et l'angélisme pédagogiques qui caractérisent un grand nombre de discours et de pratiques sont tels que je me dois d'insister sur les aspects anthropologiques des cultures qui sont ignorés, négligés ou escamotés dans de trop nombreux programmes d'échanges. Dans un contexte de relations bi- et plurinationales de jeunes défavorisés, soutenues, célébrées et financées régulièrement, durablement et massivement par des Etats et par leurs

institutions, l'idéalisme et l'angélisme pédagogiques ont et auront des effets redoutables. Ils finiront tôt ou tard par reproduire les fruits de leurs revers : l'indifférence, l'hostilité, le désespoir ou le cynisme.

Je crois donc urgent, dans les programmes de sensibilisation et de "formation" destinés aux responsables d'échanges, d'apprendre à mieux connaître et à mieux comprendre les phénomènes de violences individuelles et collectives. La violence est consubstantielle à l'individu, aux groupes et aux sociétés, partout où des hommes vivent sur cette terre. Ce n'est pas une prédiction, c'est une constatation banale. La culture, c'est justement ce qui contribue dans une société à la prise en charge de cette violence, pour lui donner des "formes" autres que seulement destructrices. Les croyances, les rites, les usages, les coutumes, règles et lois, cérémonies et fêtes, les créations artistiques ordonnent aussi des violences, les canalisent, les subliment. Les relations, communications, activités et pratiques bi- et pluriculturelles ne sont pas économiquement et politiquement neutres ; elles ne flottent pas dans un ciel esthétique "au-dessus de la mêlée". Elles ont leur part dans les conflits et les luttes entre sociétés et nations et devraient être prises en considération aussi dans cette perspective-là. Là où s'engagent des conflits et des guerres économiques, les conflits et les guerres culturelles les accompagnent et les renforcent. L'inverse peut également être vrai. Ces affrontements sont souvent aussi destructeurs que les guerres militaires.

stagiaires

Curieusement, il me fallait aller en France pour mieux connaître les Allemands de l'Est. Je n'ai jamais eu l'occasion de faire la connaissance de l'Allemagne de l'Est : mes premiers contacts se sont faits avec des groupes venant dans l'Aude. Cela mettait en même temps en question mon image de la France.

Dirk Gerlach.

Dans des sociétés soumises à des forces déculturantes et acculturantes intenses, l'éducation à la prudence et à la vigilance culturelle, nécessairement conflictuelle, me semble être une des tâches à entreprendre par les éducateurs afin de rendre possible - pour les majorités et pour les minorités - des coexistences et des cohabitations pluriculturelles à l'intérieur de nos nations et entre elles (en Europe par exemple). Encore faudrait-il que les systèmes institutionnels nationaux en donnent les moyens intellectuels et pratiques aux individus qui dépendent d'eux. Et ce ne seront pas les tentatives de restauration de l'enseignement de l'histoire qui y contribueront. Ici, il faudrait parler longuement du problème des conflits en éducation et en pédagogie sous l'aspect : les conflits



➤➤ (réels), moyens importants de socialisation de l'individu, de connaissance et de compréhension de soi et des autres.

Pour pouvoir changer de perspective, en pensant et en agissant en direction de la création de relations franco-allemandes et intraeuropéennes plus coopérantes et plus solidaires, c'est ensemble - enfants, jeunes et adultes - qu'il faudra s'engager dans des processus d'apprentissages nouveaux. Avec l'OFAJ et ses partenaires individuels et collectifs, un travail d'anticipation, de sensibilisation, d'expérimentation et de recherche est possible, mais sans changements qualitatifs au moins partiels au sein des systèmes nationaux d'éducation, d'enseignement, d'animation, de formation et d'information de masse, les forces de verrouillage l'emporteront sur les forces de création.

1 - E. Brass est responsable de la cellule d'expérimentation et de recherche de l'OFAJ.

Dans ce dernier cas, le présent que vivent et vivront les jeunes et les moins jeunes dans un avenir proche risque rapidement de trop obscurcir et de rendre dangereusement rebutant pour le plus grand nombre d'entre eux l'horizon de leurs espoirs et de leurs raisons de vivre.

La question qui continue à se poser à propos des échanges franco-allemands en particulier et des relations plurinationales et pluriculturelles en général, est celle de savoir si nous continuerons ou non à n'être que les exécutants-techniciens de nos rapports de force collectifs.

Ewald Brass¹

Les intervenants de l'Université d'été

ADELS : Association pour la démocratie et l'éducation locale et sociale

Arc en Ciel Théâtre : Compagnie théâtrale professionnelle qui utilise la méthode interactive du théâtre institutionnel

Catherine Bachelier : Formatrice spécialisée en gestion du personnel-ressources humaines, adhérente de Pec

Elyette Bennon : Responsable de l'IFAD (Information, Formation, Animation, Développement) Espéraza (Pec Languedoc-Roussillon)

Alain Boucher : Formateur de personnel français expatrié ou d'étrangers en France, en particulier dans le secteur de la coopération (ministère de la Coopération)

Ewald Brass : Responsable de la cellule d'expérimentation et de recherche de l'OFAJ

Michel Cahen : Chargé de recherche CNRS au Centre d'études d'Afrique noire de l'Institut d'études politiques de Bordeaux

Danièle Cerland : Consultante interne au ministère de la Coopération sur la formation de l'assistance technique (Dom-Tom et Afrique)

Geneviève Dahan-Seltzer : Sociologue consultante, adhérente de Pec

Francisco d'Almeida : Délégué général de Culture et Développement, structure de médiation culturelle Nord-Sud

Jean-Marc Ferry : Professeur à l'Université Libre de Bruxelles, a publié, dans la revue *Esprit* (nov. 1991), "Pertinence du postnational"

Françoise Fouquet : Responsable du bureau jeunesse scolaire -

enseignement précoce de l'OFAJ

Gérard Gabert : Bureau de la pédagogie interculturelle, OFAJ

Michel Gasperin : Formateur, Peuple et Culture Auvergne

Marc Genève : Responsable à l'INJEP de la mise en œuvre du programme communautaire Jeunesse pour l'Europe

Christel Hartmann : Directrice du Centre culturel et de jeunesse "Schlesische 27", Conseillère pour les échanges de jeunes pour les pays de l'Est auprès de la CEE

Pierre Kende : Sociologue politique, directeur de recherche au CNRS, spécialisé sur l'Europe centrale et orientale

Jeanne Kraus : Responsable du secteur international à l'UFCV

Claude Lasnel : Responsable de la Mission pour le développement des échanges Méditerranéens

Edmond-Marc Lipiansky : Maître de conférences à l'université de Paris X

Marie-Christine Palicot : Chargée de mission, dans le cadre des programmes européens, au sein du réseau Racine

Joseph Rovon : Ancien secrétaire général de Peuple et Culture, président du BILD, professeur émérite à la Sorbonne. Vient de publier *Citoyen d'Europe, comment le devenir : les devoirs avant les droits*, Laffont, 1993

Claire Trijean : Co-directrice d'*Orients, sur les routes de la soie* (organisme de voyages)

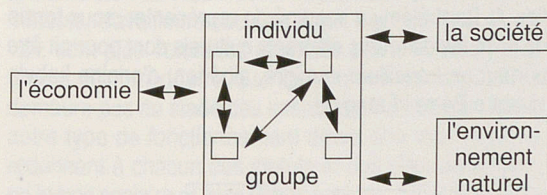
Les échanges méditerranéens : projet pour une éducation interculturelle¹

La société française est multiculturelle. C'est une évidence, mais aussi un défi à relever : ou bien nous allons prendre en compte cet aspect essentiel de notre "quotidien", nous allons "faire avec" et commencer à bâtir une société interculturelle, ou bien nous le refuserons, contribuant à perpétuer davantage d'incompréhensions et de violences xénophobes.

Il me semble très important de préciser ce que nous entendons par "interculturel", reprécisant la notion elle-même de culture. L'approche ethnosociologique qui affirme que "la culture est la manière dont tout groupe conçoit et exprime ses relations avec le monde : relations entre les individus dans un groupe, relations de ces individus et de ces groupes avec l'environnement naturel, relations de ces individus et de ces groupes avec le travail", nous a semblé la plus appropriée.

Et surtout pas seulement le concept de culture hiérarchique et normative définie par l'élite.

Définition que A. Barthélémy propose de schématiser de la façon suivante :



La démarche interculturelle est alors celle qui va permettre l'émergence, la prise en compte et la valorisation des différents éléments culturels de tous les enfants d'une communauté éducative et leur mise en relation avec les savoirs normés de l'école et de la société française. Une autre étape, non moins essentielle, est l'appropriation de cette analyse par les élèves, appropriation qui peut participer de l'indispensable prise de conscience de leur conflit d'appartenance entre les éléments culturels de l'affect familial et les éléments culturels de la société d'accueil, dont l'institution scolaire. Ce compromis culturel peut exister à condition que la société "receveuse" soit capable d'accepter l'émergence d'éléments culturels "autres" par rapport à la norme.

Je crois en effet essentiel de rappeler, une nouvelle fois, à quel point se vérifie la notion de "fonction miroir" de l'immigration, illustrée dans le domaine scolaire, en particulier, par la situation des enfants partageant les mêmes conditions de vie, dans les mêmes quartiers (cf. les travaux de Francis Lesme à Marseille, dès 1974.).

La présence de ces enfants accentue encore cette rupture considérable entre le savoir de l'espace scolaire (le plus souvent abstrait, très homogène et très référencé sur la plan social et culturel) et les savoirs populaires (très concrets et tout à fait diversifiés), d'autant que les travaux les plus récents en psychologie cognitive montrent que les acquisitions des opérations formelles ne se font aisément, pour le plus grand nombre, que vers l'âge de l'entrée en seconde.

Les enfants d'immigrés sont d'abord les enfants d'ici ; et, au même titre que les autres enfants de milieux populaires, il faut que leur vie quotidienne (qui est aussi celle de leurs copains français) soit prise en compte dans les activités scolaires. Faisons, par exemple, l'analyse des recueils de textes choisis des manuels d'histoire, des exercices proposés en grammaire ou mathématiques : à quel moment un enfant de ces milieux peut-il se sentir concerné par cette école ? Où et quand ses origines sociales et ethniques sont-elles valorisées ?

Connaître et prendre en compte l'environnement socio-culturel d'un établissement scolaire devient une occasion exceptionnelle :

- d'organiser des activités scolaires - et péri-scolaires - ouvertes à tous, évitant ainsi la formation de ghettos,
- de relativiser enfin la culture dominante, en permettant à nos élèves et à leurs parents d'assumer enfin les richesses de leurs différences.

Pour ce qui concerne plus spécialement les enfants d'origine étrangère, enfants d'"ici" (et, nous venons de le rappeler de "là-bas"), cette seconde dimension ne saurait bien sûr être oubliée ni gommée ! C'est pourquoi, pour nous, l'interculturel est aussi l'introduction et la valorisation de tous les "lointains" présents dans l'établissement scolaire et le quartier. Travail d'autant plus important qu'il s'adresse à tous les membres de cette communauté, jeunes et adultes, et que les "lointains" ne seront pas seulement les "lointains" issus de l'immigration. Nous obten-

C. Lasnel,
ateliers,
vendredi 3,
11 h 30 et
samedi 4,
14 h 30

¹ - Communication faite à l'occasion d'un colloque ASFEC, 25-26-27 septembre 1992.



La Mission pour le Développement des Echanges Méditerranéens est nationale et interministérielle, décentralisée à Marseille, et a pour comité de pilotage : le ministère des Affaires Etrangères, le ministère de la Jeunesse et des Sports, le secrétariat général à l'Intégration, le ministère des Affaires Sociales et le fonds d'action sociale.

Elle a pour objectif d'encourager tous les échanges, qu'ils intéressent les jeunes ou les adultes (échanges de jeunes scolaires, enseignants, travailleurs sociaux...), avec les pays méditerranéens et d'Europe du Sud, notamment ceux du Maghreb et du Portugal, afin de réduire, par une meilleure connaissance réciproque, les a priori et les préjugés, pour rapprocher les diverses populations vivant en France, conformément aux objectifs d'intégration définis par les pouvoirs publics.

Elle met en relation les personnes et associations à la recherche de partenaires pour entreprendre une collaboration concrète.

Elle assure un rôle de coordination :

- en réunissant, dans les régions, les promoteurs d'échanges les plus divers afin que les expériences bénéficient au plus grand nombre ;
- en orientant les demandes vers les administrations concernées.

Elle participe à des actions de formation sur le thème du voyage-échange.

➤➤ nous ainsi une possibilité inégalable de contacts, de communication et de valorisation pour tous ceux que notre société a persuadé qu'ils n'étaient porteurs d'aucune valeur culturelle, qu'elle soit d'ordre social ou ethnique.

Nous savons aussi à quel point la mise en place de cette éducation interculturelle peut devenir la base même de structures ségrégatives : au nom du droit à la différence, certains pourraient être tentés de créer des "filiales" ou des établissements scolaires spécialisés en fonction des origines ! Nous ne serions pas loin d'une nouvelle forme de racisme !

Autres dangers de ce type de travail : trop souvent nous voyons les éducateurs choisir les manifestations culturelles les plus visibles (langage, costume, gestes, pratiques alimentaires, religieuses...). S'il n'est pas question de les rejeter parce qu'elles sont les plus immédiatement présentes, elles risquent de faire apparaître ces "ailleurs" comme des sociétés bloquées, incapables du moindre changement. Des transformations importantes se vivent en pays d'émigration : il nous faudra tout faire pour restituer aussi cette dynamique propre de l'évolution sociale.

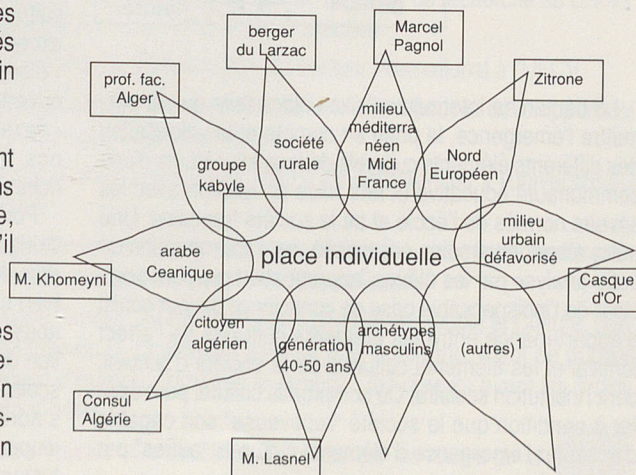
Si plusieurs expériences, certaines réussites "reconnues" (cf. les deux disques "Les enfants des quartiers-nord brisent la glace", "C'est chouette la Vie", et le livre *J'ai rendez-vous avec la mer*, réalisés par le collègue A. Camus, Aix-en-Provence, les émissions "Matinales" de France Culture, la participation du centre Beaubourg...) nous démontrent à quel point cette démarche interculturelle peut devenir stimulante et créatrice de changements importants, nous avons pu vérifier également qu'elle ne pouvait suffire à lutter vraiment contre l'échec scolaire. Non seulement parce que nous n'avons pas, en tant qu'enseignants, le pouvoir d'agir sur l'essentiel - à savoir les conditions sociales et économiques des enfants d'origine populaire, étrangère ou non - mais aussi parce que la réussite scolaire ne se résume pas à créer les conditions d'un "mieux vivre" dans l'école.

C'est pourquoi, sans jamais oublier l'interculturel - tel que nous avons essayé de le décrire - nous proposons aux enseignants une approche plus globale de l'acte éducatif, dont le point de départ est un stage "école de quartier" ou "collège-quartier". Responsable du secondaire au CEFISEM de Marseille, je parlerai donc essentiellement de mon travail dans les collèges.

Quelles formations à l'interculturel : quelle prise en compte de l'environnement ?

Les stages "collège quartier"

Formateurs, il nous fallait donc persuader les enseignants de l'importance de ces remarques et les faire vérifier. A. Barthélémy a imaginé de représenter, sous forme de fleur, les différents éléments culturels dont pourrait être porteur un travailleur immigré, algérien, d'origine kabyle vivant à Berre l'Etang.



1 - Le pétale "autres" est plus important que les autres parce qu'il correspond à l'élaboration permanente de la culture définie dans son acception sociologique.

Extrait d'un article de Migrants Formation intitulé "Témoignages et Recherches". N° 58, octobre 1984, pp. 3-10.

Tout individu est un nœud de cultures, ce qui ne veut pas dire qu'il se réduit à ces éléments : nous ne savons rien des aspects physiologiques ou psychologiques de son existence, ni de son histoire personnelle, ni de ses options politiques, etc.

Si cette première approche montre, de façon évidente, à quel point chacun d'entre nous est riche de multiples appartenances, jamais achevées, une question essentielle revient dans chaque session de formation : "Et l'école, et la société, que font-elles de tout cela ? Que favorisent-elles ?" Et, plus précisément, à propos de l'exemple choisi : "Comment valorisons-nous ces valeurs lorsque les enfants de ce travailleur viennent dans notre école ? Comment les faire partager aux autres ?"

C'est pourquoi, dans une seconde étape, afin que les enseignants s'approprient, à leur niveau personnel, et par un retour - sur eux-mêmes d'abord -, la démarche interculturelle, nous leur demandons de bien vouloir retrouver, anonymement s'ils le désirent, les différents éléments culturels dont ils sont eux-mêmes porteurs. Nous leur proposons donc cette même fleur interculturelle, vierge cette fois, et sans aucun élément fixe ("Et moi, quels sont mes éléments culturels ?").

Prise en compte de l'environnement

S'il est essentiel que les enseignants soient formés à de telles pratiques interculturelles, cette démarche sera d'autant plus efficace qu'elle s'adressera, en même temps, à une équipe pédagogique d'un même établissement, équipe élargie aux partenaires les plus divers (parents bien sûr, mais aussi éducateurs, médecins, animateurs, travailleurs sociaux...) qui, pour ce type de travail, sont plus volontiers acceptés par le monde enseignant. Si l'on désire que cette prise en compte ne demeure pas au stade des intentions, il est évident qu'un autre type de fonctionnement devra être mis en place, redonnant à chacun des statuts et des rôles équitables, en temps scolaire et hors temps scolaire, à l'école et dans le quartier...

Autant d'habitudes à détruire, mais surtout autant de projets originaux à construire chaque fois. Ces remarques sont indispensables car, aujourd'hui encore, pour beaucoup d'enseignants, l'interculturel c'est trop souvent, et seulement, la mise en place d'activités pédagogiques qui prennent en compte et valorisent les cultures d'origine des enfants nés de parents étrangers. Parce que nous-mêmes, au CEFISEM de Marseille, nous avons longtemps "fonctionné" dans cette direction, nous pouvons affirmer aujourd'hui à quel point nous étions dans l'erreur et à quel point nous avons laissé échapper de nombreuses occasions de mettre en route des démarches plus efficaces, à la fois pour les enfants de travailleurs migrants et pour la communauté scolaire tout entière.

Parce que les premières formations organisées au CEFISEM en direction d'enseignants venus de plusieurs établissements scolaires ne donnèrent pas les résultats espérés, les propositions des enseignants-stagiaires n'étant pas "reconnues" à leur retour dans les collèges, et parce que la réussite scolaire ne se "joue" pas uniquement dans la classe, nous avons décidé - avec l'appui de l'Inspection académique et du rectorat de Marseille - d'organiser des stages en direction de dix professeurs d'un même établissement et du plus grand nombre possible d'autres partenaires, dans l'établissement d'abord (administration, personnel de surveillance et de service...) et hors de l'établissement (parents, éducateurs, travailleurs sociaux, animateurs, médecins...).

Si aucun de ces stages ne ressemble à un autre - les situations locales n'étant pas semblables - certaines constantes demeurent ; il s'agit toujours :

- d'organiser l'écoute et la rencontre de l'autre (élève, et tous les autres partenaires éducatifs) ;
- de réfléchir à partir d'un vécu commun et des expériences déjà réalisées par les uns et les autres - dans et hors du collège ;
- de partager des moments de formation, rappelant que les stagiaires n'étaient pas seulement des enseignants mais tous les partenaires éducatifs intéressés (les contenus ont, bien sûr, différé en fonction des collèges, de leur environnement, des besoins et des compétences des participants).

Voyages - échanges

Parmi les nombreuses actions mises en place à partir des stages "collège-quartier", les voyages-échanges furent des occasions exceptionnelles de réaliser de véritables projets d'éducation interculturelle. Les évaluations faites alors, puis à partir des services culturels des ambassades de France en Algérie et au Maroc - où des postes de chargés de mission furent créés - nous permettent d'affirmer que les voyages-échanges - lorsqu'ils respectent un certain nombre de critères de réalisation - permettent à la fois :

- de réduire, par une meilleure connaissance réciproque, les préjugés et les a priori concernant les différentes populations méditerranéennes ;
- de rapprocher, de ce fait, les diverses communautés coexistant en France ;
- de permettre aux bi-nationaux ou jeunes étrangers vivant dans notre pays de consolider un aspect important de leur identité, en les aidant à se construire un projet de vie plus cohérent.

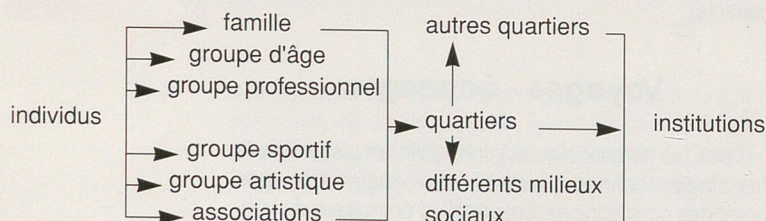
D'ailleurs, les projets d'échanges ne concernent pas seulement les jeunes mais aussi leurs responsables, dans les principaux domaines suivants :



-
- Jeunesse et Sports (secteur associatif, maisons de jeunes, clubs scientifiques, clubs sportifs, scoutisme, etc.) ;
 - Education Nationale (scolaires, étudiants, enseignants, parents d'élèves, personnels de service, etc.) ;
 - Affaires Sociales et Santé (secteur associatif, organismes publics, établissements de formation, dispositifs d'insertion sociale des jeunes, personnels spécialisés, etc.) ;
 - Agriculture (secteur associatif, établissements de formation, etc.) ;
 - Culture (créateurs, établissement de formation, etc.) ;
 - Justice (prévention et éducation surveillée, etc.) ;
 - Collectivités locales en relation avec les différents secteurs et dans le cadre possible des jumelages.

Les échanges entre groupes ont provoqué de nouvelles relations entre les individus, révélant une autre manière possible de "voir" l'autre et une autre manière "d'être" avec l'autre, permettant ainsi un travail sur soi-même et son environnement. C'est un véritable processus d'ouverture qui s'opère à tous les niveaux.

Le "plus" que chaque participant a pu recevoir (par son vécu, ses nouvelles expériences, les transformations de son imaginaire) se répercute à différents niveaux et en différents lieux, et doit aussi se prolonger sur le plan institutionnel. Ces interférences peuvent se matérialiser avec le schéma suivant :



Cet élargissement de son réseau social est tout à fait essentiel puisqu'il lui apporte une nouvelle image des autres, mais aussi de lui-même, par la mise en route d'un mouvement personnel à l'intérieur des réseaux où il existait jusqu'à maintenant : ses découvertes en Méditerranée le font adhérer à des valeurs sociales qu'il va pouvoir faire connaître, mais aussi retrouver en retour, en se montrant attentif et s'éveillant à la solidarité à l'égard de ces mêmes communautés immigrées en France cette fois. Au niveau de la vie quotidienne, cela se traduit souvent par de nouveaux engagements dans la vie sociale et "déborde" donc sur le plan institutionnel par un décroisement indispensable à chacune des "grandes" institutions existantes (Education Nationale, Jeunesse et Sports, Solidarité, etc.) qui ne peuvent, à elles seules, mettre sur pied de tels échanges, beaucoup trop diversifiés et obligeant à une souplesse de fonctionnement peu habituelle.

Echanges de lycéens, 1987

Prenons quelques exemples pour illustrer ces affirmations. Celui d'un échange de lycéens d'abord, en avril et juin 1987, au Sahara puis au Poitou.

L'accueil très chaleureux, immédiat, vrai, des Algériens, avait fortement impressionné les jeunes Français, malgré les conditions de vie très modestes de leurs hôtes (maisons en terre battue, "couchages" sur des nattes, vie frugale...). La force de cette hospitalité les a transformés en témoins "militants" d'un Maghreb sympathique, riche, disponible, tolérant et... inconnu de nos médias ! Ils en ont parlé autour d'eux, dans tous leurs lieux de vie (lycée, famille, quartier etc.).

Les jeunes ont ainsi réussi à transmettre et à diffuser leur émotions, leurs impressions, dans les milieux les plus divers. Ils ont également ainsi préparé la réussite de l'accueil de leurs jeunes amis maghrébins dans les familles françaises qui n'étaient pas forcément très favorables à ce type "d'ouvertures" avant le départ de leurs propres adolescents.

Au niveau individuel, les effets sont également très importants. Nous avons pu recueillir le témoignage, par exemple, d'une mère française, interrogée par son jeune invité qui lui demandait la direction du lever du soleil pour faire sa prière. Elle avoue avoir imaginé abriter un "fanatique", voire un "terroriste", ses informations sur l'Islam étant circonscrites aux images très "sélectionnées" de nos télévisions. Puis elle continue son témoignage, nous disant son agréable surprise lorsqu'elle a découvert un adolescent très proche de son fils, comme lui heureux de vivre, de s'amuser. Cet enfant, qu'elle apprécie, est un musulman pratiquant, certes, mais bien différent des images négatives jusqu'alors reçues et intégrées. Il en sera de même dans beaucoup d'autres familles. Suite à cet échange, la municipalité a organisé une quinzaine culturelle maghrébine qui a remporté un succès inattendu à chacune des manifestations proposées (musique, cinéma, peinture etc.). Nouvelle démonstration de cet "élargissement" des échanges individuels à des "réseaux" de plus en plus diversifiés.

A travers les multiples expériences que nous avons aidé à mettre en place, nous pouvons affirmer que "les déplacements géographiques" produisent également des déplacements au niveau des représentations, provoquant d'autres intérêts... et d'autres projets. Parce qu'ils avaient pu partager les expériences de leurs enfants, des groupes de parents nous ont réclamé l'organisation d'échanges d'adultes. Il en fut ainsi pour des enseignants d'un collège et les travailleurs sociaux d'un quartier. Le plus étonnant demeure sans doute la mise en place d'un échange des "mamans" de Lakharia et Villeurbanne - jusqu'alors "piliers" essentiels des accueils en place - mais jamais bénéficiaires de la rencontre chez l'autre. Et ce, à l'initiative de leurs enfants.

Des valeurs culturelles venues "d'ailleurs", arrivées dans un autre contexte, peuvent donc le féconder en introduisant ou en "réactivant" des valeurs humaines dans des milieux sociaux qui auraient tendance à se replier sur eux-mêmes.

Il faut à nouveau souligner à quel point de telles rencontres permettent aux jeunes issus des immigrations de mieux se "re-situer". La présence et l'enthousiasme de leurs amis français, lors de ces voyages, vont en effet leur permettre de rencontrer plus sereinement des valeurs culturelles dites "d'origine", jusqu'à alors le plus souvent rejetées ou, au contraire, "idéalisées" à l'extrême, sans qu'un véritable contact personnel ait jamais eu lieu (voir ci-contre, le témoignage de Louisa au retour de deux voyages en Algérie).

Mais il est arrivé que certains échanges privilégient tourisme et loisirs, parfois même provoquent indifférence ou mépris de l'autre.

"Je me souviens d'un voyage de jeunes adolescents, de la banlieue marseillaise venus au Maroc sans la moindre préparation, traversant le pays du "haut" de leur luxueux autobus, allant d'hôtel en hôtel, sans la moindre rencontre avec les habitants. L'absence totale de préparation ne leur a pas permis d'échapper au statut habituel du touriste moyen replié sur son ethnocentrisme et renforcé dans ses sentiments de supériorité".

Il faut que ces contacts soient organisés dans le cadre d'un véritable projet éducatif, préparés bien avant le voyage et poursuivis, ainsi que nous l'avons décrit, par diverses réalisations et en différents lieux.

De telles rencontres doivent permettre d'éviter le piège d'une pédagogie de la différence, trop souvent réduite au folklore, ou/et à celui de la "ressemblance à tout prix".

"Appréhendés dans le cadre d'une pédagogie interculturelle, les contacts internationaux seront des moments et des lieux privilégiés pour apprendre, non pas à se dissoudre au contact de l'autre, ni à nier celui-ci, mais à avoir le courage de l'intersubjectif qui est le seul moyen de s'enrichir ; ce qui ne signifie pas qu'il faille faire sienne n'importe quelle autre manière de faire, de penser, d'être, mais reconnaître ces autres modes d'être comme autant de réponses justifiées, tout aussi limitées et limitatives que les siennes, à un contexte différent du sien." (Martine Abdllah-Preitceille).

Des rencontres franco-méditerranéennes réalisées dans cette direction - et pour les publics les plus divers - peuvent effectivement participer d'un rapprochement entre la France et le Maghreb et d'une meilleure cohabitation des communautés françaises : les échanges entre "individus" - quels que soient l'âge, l'origine socio-professionnelle, la "passion" commune des participants - peuvent être un moyen exceptionnel de rencontres vraies où l'apport réciproque est annoncé "d'entrée de jeu" et vérifié tout au long de ces échanges. Ainsi Français ➤➤

témoignage de Louisa, jeune-fille algéro-française

"Ces voyages ont transformé beaucoup de choses en moi et c'est à ce moment-là que j'ai pris conscience qu'être d'origine algérienne, c'était bien. Alors que j'avais eu si souvent envie d'oublier que je venais d'ailleurs, d'un ailleurs inconnu, inquiétant et gênant, c'est à l'époque de ces voyages que je me suis débarrassée de toute angoisse quant à ma nationalité, de toute gêne par rapport à mon nom "si compliqué" et "pas d'ici".

En traversant l'Algérie, je me sentais en accord avec les paysages et les gens, entièrement. Dans le groupe de jeunes que nous formions, je me sentais forte et fière d'être de ce pays. De retour en France, pleine de cette "reconnaissance" de moi, j'ai appris à me défendre. J'ai pu comprendre alors que tout ce que l'on disait et tout ce que j'avais entendu sur l'Algérie et les Algériens était faux ou, pire encore, synonyme d'ignorance.

Réussir ma scolarité s'est imposé à moi comme une évidence pour prouver à ces "ignorants" qu'être d'ailleurs c'était aussi une chance, un atout important. Elevée à Marseille, allant au lycée avec des "Français" et étant algérienne, je me reconnaissais enfin comme une adolescente parmi tant d'autres, sans complexe et sans peur. Depuis, j'ai obtenu le bac et j'étudie en faculté.

Parallèlement à mes études de lettres, je suis surveillante dans un collège des quartiers nord de Marseille, et je vois tous les jours des jeunes Maghrébines qui ressemblent à l'adolescente angoissée que j'étais par rapport à mes origines. Elles se font appeler Martine, Florence ou Sandra. Je pense, en les voyant, qu'il leur faudrait vivre alors un voyage comme celui que j'ai partagé, aussi fort en impressions, pour se rendre compte combien il peut être important de s'appeler Fatima, Rania ou Nora. Elles viennent parfois me parler et me demandent : "C'est vrai que tu es algérienne ?" Je réponds que oui. Elles s'en étonnent et continuent alors : "Et tu vas encore à l'école ?". Je ne veux pas tomber dans le mélodrame, mais cette question de nationalité, liée si fort à une question de scolarité, me semble le reflet inquiétant d'une réalité quotidienne.

Je pense avoir eu beaucoup de chance de rencontrer des gens qui m'ont permis d'ouvrir les yeux et de me sentir "bien dans ma peau". J'aimerais maintenant moi-même permettre à ces jeunes filles de se retrouver. C'est peut-être un peu prétentieux, mais il est difficile de faire face toute seule à tant de sentiments nouveaux lorsque l'on est adolescente : "Je suis arabe alors je ne vais pas plaire... je suis arabe, alors je ne vais pas réussir...". Je voudrais que de telles affirmations soient exagérées, mais je suis certaine du contraire. J'aimerais que pour ces adolescentes il y ait le même déclic, qu'elles comprennent que, même si l'on est d'ailleurs, on peut malgré tout vivre mieux ici.

On ne peut nier que l'on est de Marseille, fille de cette ville, parce que le Château d'If, et le Frioul résonnent mieux que Sidi Ferruch (comment ça s'écrit ?), parce que Notre-Dame de la Garde, on la voit tous les jours et non pas Notre-Dame d'Afrique... Mais on ne peut pas nier qu'à la maison on danse au son des derboukas, qu'on mange des makrouts plus souvent qu'une charlotte aux fraises. Et lorsqu'on me pose cette question, hier particulièrement angoissante : "retourneras-tu vivre définitivement en Algérie ?", je réponds toujours que je l'ignore, car si mon origine algérienne n'est plus un problème douloureux pour moi - bien au contraire - je sais aussi l'importance de tout ce que j'ai vécu depuis ma naissance. Je me sens également fille de ce pays, Algérienne de Marseille, quoi !

Je ne dis pas que je ne tenterai pas l'expérience "du retour au pays", mais si je le fais, je serai seule alors : il n'y aura plus le merveilleux groupe ami autour de moi, et, sans aucun doute, je serai confrontée à des problèmes difficiles et peut-être insurmontables. Je ne peux, aujourd'hui, décider de ce choix, mais je crois que, finalement, cela n'a plus la même importance car je pense mieux me connaître... Mes voyages en Algérie m'ont permis de réaliser une approche essentielle : comprendre enfin qu'être immigré, ce n'était pas d'avoir "le cul entre deux chaises" mais bien d'avoir "une chaise dans chaque pays".



et autres Méditerranéens peuvent définir, puis réaliser des projets communs sans paternalisme, établissant des liens profonds qui durent bien au-delà des actions elles-mêmes.

Critères d'éligibilité pour les échanges internationaux de jeunes

En fonction des projets déjà réalisés ces dernières années, il nous a semblé important de proposer que soient réunis quatre critères d'éligibilité (durée - globalité - mixité sociale, culturelle et/ou ethnique des groupes - réciprocité).

Nombre de projets intitulés "camps de vacances à l'étranger" doivent absolument être repensés et réorientés dans cette direction, participant ainsi à cette coordination indispensable à la constitution de réseaux locaux dont les retombées seront sensibles au-delà du voyage-échange lui-même.

La durée

Trop d'échanges sont éphémères. Même si une action ponctuelle est réussie, il est clair que son impact sera moins grand que celui des projets dont les objectifs s'échelonnent sur le long terme, impliquant des évaluations temporaires et permettant des élargissements à d'autres secteurs et à d'autres publics.

La globalité

Dans le cadre de la politique d'intégration, l'échange peut constituer un ensemble d'activités très efficaces pour aider à la globalisation des actions s'inscrivant dans un projet socio-culturel plus vaste.

Par exemple, dès la préparation de l'échange, il est possible d'envisager :

- l'organisation de cycles de sensibilisation en direction des futurs participants : travail de recherche sur place en liaison avec les futurs correspondants, conférences, rencontres diverses, manifestations culturelles ouvertes au plus grand nombre et pas seulement aux participants à l'échange,
- la recherche et le développement du partenariat élargi à partir d'une expérience parfois ponctuelle au départ.

Les échanges seront en effet d'autant plus riches qu'ils s'inscriront dans des actions telles que le Développement Social Urbain, les projets d'établissements scolaires, les Zones d'Education Prioritaire, sites pilotes, prévention de la délinquance et prévention d'été... Il en est de même lors du déroulement puis de l'exploitation des échanges. Il faut en effet :

- que soient prévues - ici et là-bas - au "retour", des modalités de réalisation les plus variées (vidéos - diaporamas - écrits, etc.) tenant compte des différents publics auxquels on veut s'adresser ;

- que les "suivis" dans le court, moyen et le long termes soient déjà imaginés dès le départ, même s'il est indispensable de prévoir des modifications en fonction des rencontres elles-mêmes ; et en particulier, que le programme d'accueil des amis étrangers soit une nouvelle occasion de travail en commun en liaison avec l'environnement ;

- que l'on précise par qui seront faites les évaluations et en fonction de quels objectifs.

La mixité sociale, culturelle et/ou ethnique des groupes

Elle doit être absolument recherchée car c'est elle qui va permettre de créer des moments exceptionnels de reconnaissance identitaire pour les jeunes issus de l'immigration. En effet, le rôle des participants non originaires du pays dans lequel se déroule le projet est tout à fait positif. Leur présence et leur adhésion aux découvertes faites en commun facilitera d'autant plus la rencontre avec les valeurs culturelles dites "d'origine" et jusqu'alors souvent rejetées ou, au contraire, idéalisées à l'excès.

En d'autres termes, la constitution de groupes totalement homogènes ne peut être acceptée sur la durée, étant entendu que ceci impose un effort de persuasion parfois assez délicat.

D'autre part, les expériences de voyages mono-ethniques ne furent guère concluantes et, de plus, se heurtent aujourd'hui très souvent à l'hostilité des autorités du pays d'accueil.

La réciprocité

La venue en France des correspondants est vivement souhaitable, non seulement parce qu'il s'agit d'un juste "retour des choses", mais aussi parce que leur présence apporte une autre image des pays d'émigration. D'autant que les accueils personnalisés, quand ils seront possibles, permettront, là encore, de mieux se connaître et s'apprécier, en partageant la vie quotidienne.

Il ne sera pas toujours aisé d'obtenir le "retour" des correspondants, pour des raisons financières essentielles : coût des voyages et absence de subventions ; peut-être y a-t-il là néanmoins une possibilité de mettre en route, côté français, des actions de solidarité qui permettraient d'aider au déplacement des amis étrangers.

De tels échanges sont porteurs d'enjeux individuels et sociaux d'autant plus importants que les jeunes issus des immigrations peuvent trouver dans ces rencontres des moments exceptionnels de "reconnaissance" identitaire. Il nous semble important de répéter que la présence des Français et leur adhésion aux découvertes faites en commun, facilitera la rencontre plus sereine de valeurs culturelles dites "d'origine" jusqu'alors souvent rejetées ou, au contraire, idéalisées à l'extrême.

Si la valeur intégrative de ces échanges est ainsi soulignée et décrite à travers les expériences les plus

témoignage d'un professeur marocain

"Entre les au revoir du 10 mai 1990 et les retrouvailles du 16 avril 1991, le drame du Golfe aurait pu faire voler en éclats le concept même d'interculturel sur lequel nous fondions notre démarche. Il ne s'agissait pas seulement de deux cultures, traditionnellement "labélisées", occidentale et arabo-musulmane, qui cherchaient à mieux se connaître pour mieux s'accepter dans leurs différences, mais de deux cultures dont la violence d'un conflit a fait monter en surface le fond irrationnel, ce par quoi aucune culture ne se distingue foncièrement des autres. De ce côté-ci de la Méditerranée, le problème s'est posé dans les termes suivants : à quoi bon travailler l'interculturel quand les arguments qu'il peut avancer sont à ce point légers, par comparaison aux forces qui ont agité le monde et qui ont pour noms stratégie, pétrole, domination ? N'y a-t-il pas quelque indécence à peaufiner un concept quand une machine de guerre a broyé des vies et signé le malentendu entre les hommes, indépendamment de toute référence culturelle ?

Il a fallu attendre que passent les effets de "l'assommoir" pour retrouver la sérénité nécessaire à la formulation d'une hypothèse adverse : plus que jamais, l'interculturel est apparu comme une notion vitale. Les arguments que nous avançons, avant ce conflit, n'y ont-ils pas, en effet, tous trouvé leur illustration la plus extrême ?(...)

variées, d'autres intérêts doivent être mentionnés :

- les échanges, à la différence des voyages, donnent des pays découverts une image plus vraie - à la fois plus sympathique (hospitalité, vie culturelle, lutte pour le développement socio-économique) et moins mythique (place de la femme, problèmes culturels, sociaux et économiques lors de "retours au pays") ;
- la réalisation de telles actions peut faciliter le développement associatif par la rencontre de nouveaux partenaires (dossiers, financements, exploitation de l'action, formation aux activités interculturelles) ; l'évaluation positive de ces initiatives peut d'ailleurs conduire à de nouveaux modules de formation dans différents secteurs de la société civile ;
- si ces rencontres constituent de véritables échanges, il y a là une chance exceptionnelle pour les partenaires de participer à des projets communs sans paternalisme, nou-

velle approche d'une coopération Nord-Sud (cf. l'expérience du lycée technique de Creil et de l'organisme de formation de la SNS à Annaba ou celle des lycées agricoles de Normandie et de Tlemcen) ; dans ces deux cas, les échanges d'étudiants ont déclenché de véritables actions de formation réciproque entre responsables des deux pays ;

- si les échanges avec les pays de leurs parents peuvent permettre aux jeunes enfants d'immigrés "d'y voir plus clair", c'est aussi, pour eux, une occasion de positionnement social valorisant, leur intérêt retrouvé et leurs connaissances des pays du Sud pouvant les transformer en intermédiaires sociaux, culturels et économiques, particulièrement efficaces ;

- la dimension européenne est très souvent évoquée de façon positive : il y a là une ouverture à l'exercice d'une nouvelle citoyenneté plus facile à vivre, moins liée que la citoyenneté nationale à une histoire récente encore chargée. Cette attitude traduit aussi le désir d'être en concordance avec les projets économiques, juridiques et culturels de demain.

Il faut ajouter, et cela peut paraître contradictoire, que, placés en situations européennes, les jeunes issus de l'immigration se sentent alors plus Français et le manifestent clairement.

Cette dimension des échanges européens est intéressante sur le plan financier puisque permettant souvent une aide substantielle (cf. programmes particuliers Jeunesse pour l'Europe). Il faut d'ailleurs rappeler que pour certains projets, la dimension européenne peut s'ouvrir à des partenaires-tiers, du Maghreb en particulier.

Dans le cadre de la politique d'intégration, d'autres initiatives doivent aussi permettre d'obtenir sur le plan légal des traductions du droit à l'échange et donc une modification des règles d'attribution de l'aide publique. L'intégration ne pourra se faire sans transformations au niveau de la société française tout entière et de tels projets peuvent y aider.

Quant à la question des visas, certaines dispositions permettraient de faire disparaître les difficultés relevées (visas collectifs, engagements personnels des responsables français...).

Autre recommandation sur le plan institutionnel : n'y a-t-il pas là une occasion de participer à la coordination des politiques d'intégration ?

**Claude
Lasnel**

*Claude Lasnel
est responsable
de la Mission
pour le développement des
échanges
Méditerranéens.*

peuple et culture

de

la lettre

Le numéro spécial été 1993 de la Lettre de Peuple et Culture a été tiré en 1 500 exemplaires.

Conception et réalisation : Catherine Beaumont

Ont contribué à la rédaction de ce numéro : Corinne Baudelot, Catherine Beaumont, Ewald Brass, Michel Cahen, Ariel Geoffriau, Dirk Gerlach, Claude Lasnel, Edmond-Marc Lipiansky, Steffi Tarade

Photos : Jean-Louis Saïz

Peuple et Culture
108 - 110 rue Saint Maur
75011 Paris
Tél. : (1) 43 38 49 00